

mag #23

résolument Jeunes ⇌

Réseau Socialiste des Organisations de Jeunesse

Belgique - België
P.P.
1099 BRUXELLES 1
1/1844

01

L'UNIVERS SOCIOCULTUREL DES JEUNES



Édito <i>Livia Orban</i>	05
CEPPECS - Collège Européen de Philosophie Politique de l'Éducation, de la Culture et de la subjectivité :	
Les enfants, les adolescents et les médias <i>Jean-Marie Lacrosse - Entretien par Florence Watteyne</i>	06
Peut-on acquérir des savoirs sans avoir à les apprendre ? <i>Martin Dekeyser</i>	16
Culture et adolescence : lorsque lire des livres n'est plus un acte vital <i>Bruno Sedran</i>	22
La teuf ou la fête comme mode de vie <i>Hélène Lacrosse</i>	28
Les émeutes de 2005 : une révolte ambivalente <i>Martin Dekeyser</i>	32
Cultiver son jardin ! <i>OXYJeunes</i>	36
Pour la réduction du coût des études : Respect du Pacte de New-York <i>FEF</i>	39
Les mille-et-uns dangers d'Internet <i>Faucons Rouges</i>	40



Comité de rédaction

Rédacteur en chef
Alain Detilleux

Présidente
Isabelle Minsier

Secrétaire générale
Despina Euthimiou

Coordinatrice de projets
Cynthia Lesenfants

Infographie et Mise en pages
Alain Detilleux

Documentation et Communication
Michèle Thommès

Éditrice responsable
Isabelle Minsier

Rédaction de Résolument Jeunes
Ré.S.O.-J asbl
(Réseau Socialiste des Organisations de Jeunesse)
15|3 Bd. de l’Empereur - 1000 Bruxelles

T. 02|513 99 62
F. 02|502 49 47
info@reso.j.be
www.resoj.be

Les propos tenus dans les textes relèvent de l’entière responsabilité de leurs auteurs.

Le dimanche 25 mai 2008, j'ai participé aux 20 kilomètres de Bruxelles. Enfin, disons que j'ai aidé ceux qui couraient, parce que je n'ai pas le courage de courir 20 kilomètres! Mon maximum, c'est 20 minutes avec l'école et ça me convient très bien!

Donc, mon papa et moi avons aidé Despina, la secrétaire générale de l’asbl Ré.S.O.-J, et une autre fille, Jeanne, à distribuer des barres vitaminées qui aidaient ceux qui couraient pour l'asbl à parvenir au bout du parcours. Jeanne devait normalement courir, mais malheureusement elle avait un problème à la cheville.

Tout d'abord, on a ouvert les boîtes de barres et on s'est chargé, au cas où nos coureurs arriveraient en masse. Mais on s'est vite rendu compte qu'ils étaient les derniers à partir, et qu'on avait le temps avant qu'ils viennent jusqu'à nous - on était quand même posté au onzième kilomètre. Alors, pour patienter, on criait :

« Allez! Vous êtes à la moitié! Courage!» ou « Plus que dix kilomètres! Tenez bon!»

On a repéré un superman, un moine, une peluche ambulante, une fausse blonde platine et un vrai militaire dans la foule, ce qui nous a bien fait rire.

Puis enfin le premier coureur de notre équipe est arrivé, et en une fraction de seconde, un échange s'est fait : il nous donnait la caméra contre sa barre vitaminée. Mais la caméra, qui devait filmer un bout de cet événement pour un reportage, ne s'allumait pas parce que les piles étaient plates.

Le T-shirt choisi par l'association était blanc et « Rien n'est impossible » était écrit en noir dessus. De loin, la phrase ressemblait à une ligne noire horizontale, donc on guettait tout le temps des T-shirts à ligne noire - ce qui n'est pas si facile qu'on le croit - pour leur donner précipitamment leur remontant.

Pendant beaucoup de temps, les gens formaient un gros bloc qui se déplaçait rapidement. Pour repérer les nôtres, il fallait de bons yeux! Quelques uns sont passés sans nous apercevoir parce qu'ils avaient oublié qu'ils devaient se placer à droite, c'est-à-dire vers nous, qui étions à droite du parcours.

Il y avait aussi des gens tellement habitués à recevoir de l'eau et des trucs à manger durant leurs kilomètres qu'ils nous tendaient la main pour attraper nos barres aux fruits. À leur grand étonnement, on leur refusait en expliquant que c'était destiné à une équipe bien précise. Mais plusieurs personnes en ont pris, et il y en a même un qui m'en a chipé une des mains! Ah, les gens... Je vous jure!

Après, il était plus facile de repérer les membres de notre équipe et de courir après eux parce qu'il y avait moins de gens. L'ambiance était bonne. Je me suis bien amusée, c'était très chouette, j'ai bien aimé faire ça. C'était chouette de penser qu'on était bénévole.

Quand il n'y avait plus personne au onzième kilomètre, on a pris le métro pour aller au Cinquantenaire rejoindre notre poste. Nous étions à côté de celui d'« Actions Birmanie ». Chaque stand avait un grand bonhomme gonflé et le nôtre portait le même T-shirt que nos coureurs, en géant.

Dans notre équipe de sportifs, il y avait des valides et des moins valides. Tous les moins valides sont allés jusqu'au bout. On était fier d'eux.

On est tous rentré chacun de notre côté et on était tous content de notre après-midi.

Livia ORBAN
(12 ans)

ERRATUM

Dans notre précédent numéro, deux erreurs se sont glissées dans les notes de l'article du CIDJ « Une fédération en actions », par Isabelle De Vriendt : En note 4, il fallait lire « www.infomobil.org » (et non www.infomobil.com) ; en note 6, il fallait lire « www.eryica.org » (et non www.eryca.org).

Encore toutes nos excuses aux lecteurs-internautes et à l'auteure de l'article.

NB : Le rédac'chef est depuis exilé dans un Goulag dans l'Est, au Signal de Botrange (694 m) !

Les enfant, les jeunes, les médias

Interview de Jean-Marie Lacrosse ;
propos recueillis par Florence Watteyne

CEPPECS

Collège Européen de Philosophie Politique de
l'Éducation, de la Culture et de la Subjectivité

Florence Watteyne : Le Collège européen de philosophie politique que vous avez fondé a organisé en 2007-08* quatorze après-midis de réflexion sur le thème des enfants, des jeunes et des médias. Un gros morceau, donc. Quel était votre objectif ?

On comprend bien ce rétrécissement de la perspective en ce qui concerne la multiplication des expertises mais pour ce que vous appelez l'idéologie des droits de l'homme, c'est moins évident.

Jean-Marie Lacrosse : L'objectif général du Collège est de sortir des sujets aussi importants pour notre avenir commun que ceux que vous venez d'énumérer de la confusion dans laquelle ils baignent aujourd'hui. L'état actuel des choses nous oblige à inventer de nouvelles méthodes pour sortir de ce qu'il faut bien considérer comme un nouvel obscurantisme démocratique. Un obscurantisme aussi dangereux que celui qu'ont dû combattre les philosophes des Lumières au XVIII^e siècle où régnait l'obscurantisme des préjugés, des superstitions et des fanatismes. Deux types de discours sociaux occupent aujourd'hui le devant de la scène : le discours idéologique des droits de l'homme - je dis bien, l'idéologie des droits de l'homme, pas les droits de l'homme, ce n'est pas du tout la même chose - et le discours des experts. Ces deux types de discours ancrés dans une réalité légitime, je m'empresse de le souligner, instaurent une vision des problèmes « par le petit bout de la lorgnette » comme on disait jadis. Nous devons donc reconquérir un point de vue de l'ensemble, une intelligence générale du monde humain. Le CePPecs se définit lui-même comme une sorte de « lobby de l'ensemble ».

Les droits de l'homme ont un rôle déterminant à jouer dans notre monde. Ils sont à la source de la distinction du légitime et de l'illégitime, un rôle identique en politique à celui de la pierre de touche qui permettait autrefois d'éprouver la qualité des alliages d'or et d'argent. L'idéologie des droits de l'homme consiste à tirer de ce rôle indispensable une grille de lecture du monde et un programme pour l'action collective. Le hic c'est que les droits de l'homme se bornent à énoncer ce qui devrait être sans rien dire des moyens à mettre en oeuvre pour y arriver. Pire même, ils tendent à disqualifier la description, l'analyse, la réflexion sur ce qui est au nom de l'urgence à agir en fonction de ce qui devrait être. Les obstacles, les difficultés, les problèmes ne devraient pas exister. S'ils existent, c'est en tant que mal qu'il faut sans relâche condamner et dénoncer, ce qui est censé en épuiser la compréhension dont on fait alors l'économie. Voilà en quoi on peut parler

Qu'est-ce donc que la philosophie politique, au sens où vous l'entendez, a à nous apprendre sur les enfants, les jeunes et les médias ?

d'un nouvel obscurantisme dont le foyer principal est situé dans les médias. Je prends un exemple dans notre domaine. On parle beaucoup ces temps-ci de responsabilisation des parents et des familles à l'occasion de divers méfaits dont se sont rendus coupables leurs enfants adolescents. On a même inventé un mot : la reparentalisation. L'idéologie, c'est-à-dire l'unilatéralisme de la réponse proposée, s'insinue dans l'absence d'analyse et de compréhension du phénomène. La responsabilité des parents et des enseignants suppose qu'on leur confère une autorité qu'ils ont perdue et que ceux mêmes qui préconisent ces mesures ont tendance à décrier en confondant autorité et autoritarisme. Et puis, sommes-nous sortis de l'autorité comme on le pense parfois ? Il y a toujours autorité. C'est la société qui, via les médias et de façon diffuse, secrète la norme de l'indépendance et des droits individuels. C'est une autorité sociale supérieure qui invalide aux yeux de leurs élèves ou enfants l'autorité des parents et des enseignants. C'est elle qui en dénonce le caractère dérisoire. Seule la mise à plat réfléchie de ces questions pourra mettre un terme aux querelles de fous et aux cercles vicieux infernaux qui colonisent de plus en plus notre vie quotidienne.

Beaucoup de choses ! En premier lieu, elle nous permet de mesurer les énormes bouleversements des conditions dans lesquelles les enfants et les adolescents sont amenés aujourd'hui à entrer dans la vie et à faire l'expérience du monde, des bouleversements dont nous semblons avoir énormément de mal à tirer les conséquences. Sur ces points, toutes les analyses de nos invités convergent : nous sommes entrés, à l'aveugle, dans une nouvelle étape de l'aventure humaine dont nous apercevons encore très mal les contours.

Ensuite, sur les deux dimensions essentielles qui pèsent le plus lourdement sur ces nouvelles conditions de l'entrée dans la vie : la désinstitutionalisation de la famille et la montée en puissance de la télévision ou mieux des médias. La décomposition de l'institution familiale a des conséquences à tous les niveaux en amont et en aval. Je me contenterai de souligner la plus facile à discerner. Quand la famille n'est plus une

Bon, tout cela est dans l'air du temps. Mais finalement, où est le problème ? En majorité les jeunes sont plutôt «cool» et décontractés, les familles détendues, la télévision et les médias aident à vivre comme l'expliquait un de vos conférenciers...

institution, elle ne fournit plus le pôle qui donnait un visage à l'idée même d'adulte, à la maturité. La maturité s'identifiait avec l'idée de fonder une famille et de contribuer à la reproduction de l'espèce. Comment les jeunes peuvent-ils se représenter la sortie de cet état transitoire qu'était la jeunesse quand ce repère est perdu ? Que peut vouloir dire pour eux «finir leurs études» ou entrer dans la vraie vie quand leurs parents désertent ce qui rendait visible la fin d'un âge de la vie et l'entrée dans un autre ?

La présence massive de la télévision dans les «nouvelles» familles accentue encore le processus. De ce point de vue, nos conférenciers nous ont invités à revisiter l'interminable débat sur les effets des images violentes à la télévision. Il faut, nous disent-ils, sortir d'une vision mécanique de ces processus, comme s'il y avait un lien direct entre la violence représentée et la violence agie par les adolescents. Encore une fois, il faut poser le problème de façon plus globale. Dany-Robert Dufour propose en ce sens une métaphore saisissante : la télévision est en fait devenue une sorte de famille de substitution, un «troisième parent». Dominique Ottavi, elle, insiste sur le fait que, si nous n'avons pas de certitude sur la manière dont agissent les représentations sur le psychisme, nous en avons par contre sur ce qui constitue en grande partie l'environnement éducatif de l'enfant et du jeune aujourd'hui. La télévision et la culture qu'elle véhicule majoritairement est une culture de l'immaturité qui dévalorise systématiquement l'état adulte, état perçu comme limitatif, «castrateur», enfermant sur tous les plans, aussi bien sentimental que professionnel ou social.

Ce que vous dites là confirme le bien fondé d'une démarche qui articule différents points de vue et différentes disciplines. La fragmentation et le morcellement des savoirs empêchent de voir comment des problèmes peuvent rejaillir d'une sphère de l'existence collective sur une autre. En sociologie, les problèmes de l'école sont étudiés par la sociologie de l'éducation. À côté de cela, vous avez la sociologie de la jeunesse, la sociologie de la famille, la sociologie des médias, etc. Ces découpages disciplinaires empêchent de capter ce que l'on peut appeler, au sens le plus littéral, le nœud des problèmes. S'il y a un constat partagé par tous les conférenciers, c'est bien celui des difficultés extrêmes que rencontre l'école à tous les niveaux, de la maternelle à l'université. Par ailleurs, il y a beaucoup d'études sur les nouvelles familles que l'on aime à nommer recomposées. Celles-ci apparaissent comme l'aboutissement d'un long processus d'émancipation et d'égalisation des individus et en tant que telles vouées à assurer le bonheur et l'épanouissement des enfants qui y sont élevés.

Ça, c’est surtout le problème des premières années d’école, mais qu’en est-il des niveaux supérieurs ?

Mais comment ces familles conçoivent-elles leur responsabilité éducative ? Là-dessus, très peu d’études, alors qu’en réalité le problème principal devient pour les enfants : comment passer de ce monde chaleureux où chacun est reconnu dans sa singularité personnelle au monde nécessairement impersonnel des institutions et de la société adulte où vous n’existez qu’en tant qu’un parmi d’autres ? Jusqu’à récemment, la famille collaborait avec l’école pour assurer ce passage vers la grande société. Aujourd’hui, la famille se conçoit d’abord comme un refuge contre cette société dangereuse peuplée de pédophiles et de tueurs en série (les symboles qui cristallisent au plus haut point cette dangerosité de la société). Comment, dans de telles conditions, avec l’image que les parents ont de l’école, comme une institution où leurs enfants ne seront pas reconnus dans leur singularité, les enfants ou les adolescents auraient-ils envie d’y aller ? Et bien, c’est simple, ils n’ont plus envie. D’où le développement de l’absentéisme, des phobies scolaires, du décrochage précoce (pour 40 % d’entre eux en Wallonie, montrait une étude récente de l’ULg), des problèmes dont il faut le rappeler la source ne se trouve pas dans l’école. Car enfin, on a toujours su qu’on pouvait s’ennuyer à l’école, qu’apprendre demandait des efforts soutenus, que tous les enseignants n’ont pas les mêmes vertus charismatiques.

Les problèmes engendrés par les conditions initiales de l’existence ne disparaissent pas par enchantement ou par miracle quand nous vieillissons. Cela, la psychanalyse nous l’a suffisamment fait comprendre, pas besoin d’y insister. Nous restons toujours à l’âge adulte les enfants que nous avons été. Il y a un film qui démonte ce mécanisme avec subtilité : « Tanguy » d’Etienne Chatiliez. Vous rappelez-vous la phrase que prononce sa mère au début du film : « Tu es tellement mignon, si tu veux, tu pourras rester à la maison toute ta vie » ! Au niveau supérieur, en réalité, de nouveaux problèmes apparaissent comme ceux que détaillent Dominique Pasquier et Marie-Claude Blais dont les contributions sont présentées plus loin. Ainsi, si l’on suit Dominique Pasquier, c’est toute la sociologie de l’université

qui est à reprendre sur de nouvelles bases. Celle-ci, on le sait, s’appuie encore largement sur les célèbres analyses de Bourdieu et de Passeron datées des années 1960, l’université comme instance de reproduction des inégalités sociales via la réussite scolaire et la conquête des diplômes les plus rentables socialement. Ces analyses restent en partie vraies mais elles reposent sur un postulat qui lui s’avère aujourd’hui totalement faux : la culture dominante est la culture légitime, c’est-à-dire en gros la culture du passé, les classiques, la haute culture, etc. Aujourd’hui en réalité, c’est la culture populaire, celle que véhiculent les médias, qui fait office de culture dominante. Dans les nouvelles familles, la socialisation verticale ne fonctionne plus. La génération actuelle des jeunes - c’est une première dans l’histoire humaine - s’est totalement autonomisée vis-à-vis de la génération des adultes. Elle a, en quelque sorte, opéré une sécession vis-à-vis de ce qui était encore considéré, il y a peu, comme la culture vraiment légitime. Dans les familles, les parents ne s’opposent pas à la culture de leurs enfants, même dans les couches favorisées. Ils ont renoncé à se battre pour amener leurs rejetons à s’intéresser à d’autres formes culturelles que celles véhiculées par les médias, même s’ils se battent éventuellement pour assurer leur réussite scolaire, ce qui est tout autre chose.

Or, il est évident que l’enseignement à l’université - comme son nom l’indique encore - mais, plus largement, dans toute l’institution scolaire, ne peut rester cantonné à ce domaine restreint. Il englobe nécessairement l’humanité dans son ensemble : son histoire, ses civilisations, ses formes culturelles transmises à travers la littérature, l’art, les religions, etc. Intégrer le sens du passé dans la conscience du présent, montrer que le passé est autre chose que cet interminable cortège de barbaries auquel nous le réduisons, que si l’humanité est fondamentalement une, il y a eu, il y a et il y aura encore d’autres manières d’être homme, voilà qui est devenu aujourd’hui mission impossible tant s’est rapidement reconstitué un nouvel ethnocentrisme égalitaire, voire une nouvelle barbarie dans la production de laquelle, pour revenir à ce que je disais au début de cet entretien, l’idéologisation des droits de l’homme joue un rôle déterminant. Ce fantasme de rupture avec toute l’humanité précédente, assimilée à une sombre préhistoire, a d’ailleurs une source parfaitement identifiable : elle est le legs le plus funeste de ma génération, la génération 68. C’est elle qui a nourri le fantasme d’un passé obscur et barbare dont elle aurait enfin extrait l’humanité par ses propres efforts, la faisant accéder ainsi à

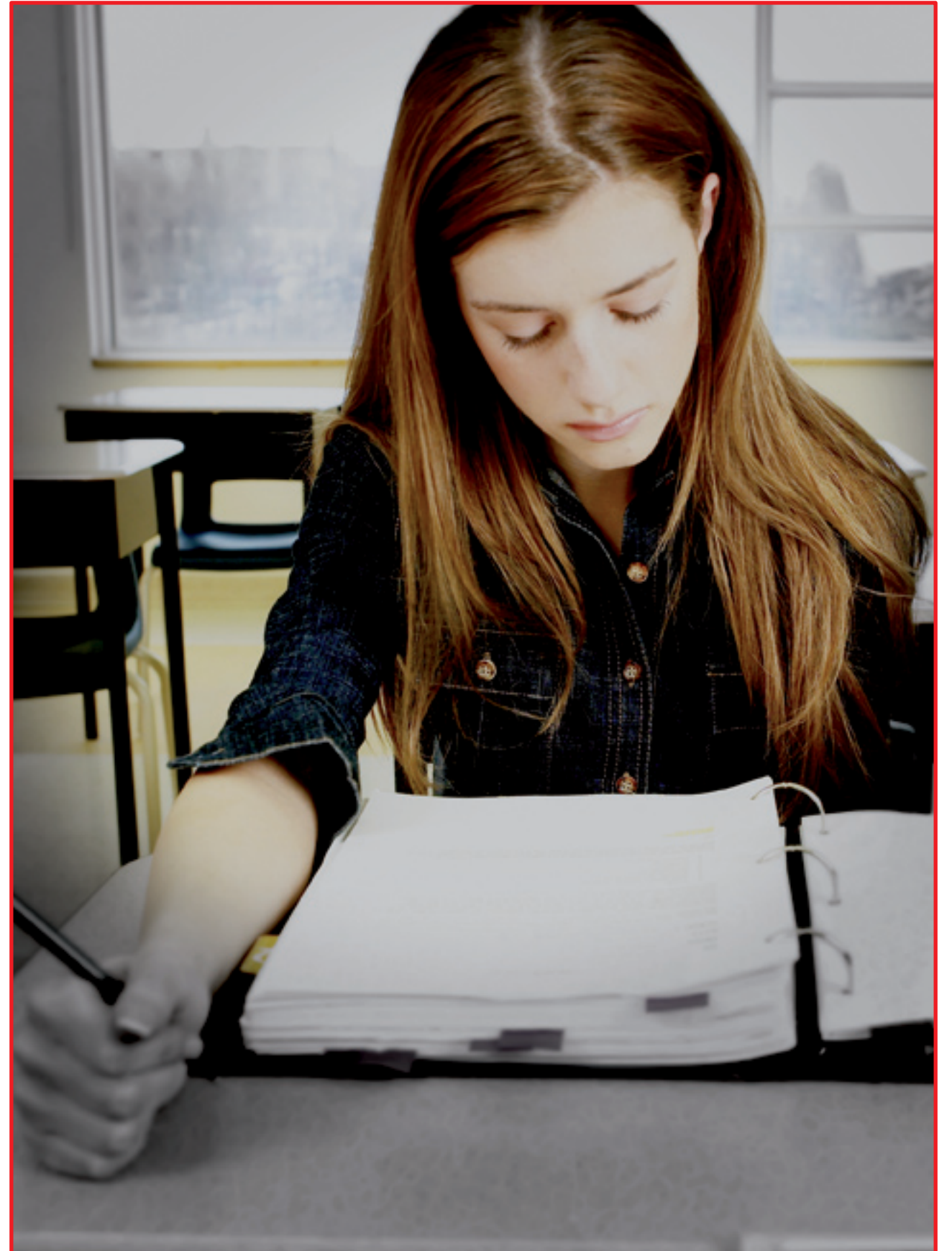
Voilà une question dont on a beaucoup parlé ces derniers mois à l'occasion du quarantième anniversaire de mai 68. Est-ce que vous vous rangeriez dans les anti-68 ?

une forme normale, épanouie et pour tout dire terminale. Comment pourrait-on faire mieux après cette héroïque entreprise de libération des femmes, des enfants, des fous, des anciens esclaves ?

Je récusé entièrement ces qualifications de pro et anti. C'est comme si je devais me définir comme pro-jeune ou anti-jeune. La philosophie politique n'est pas une distribution de prix genre « Star Academy ». Il faut sortir de ces querelles stériles. En réalité, nous savons très bien nous poser en critiques des périodes révolues de l'histoire humaine que je viens d'évoquer. Vues d'ici et maintenant, comment les croisades, l'inquisition, la colonisation ont-elles pu exister ? Voilà des questions que nous ne cessons de nous poser. Pourquoi sommes-nous incapables d'appliquer le même tamis à la période récente ?

Depuis quarante ans, il n'y a qu'un ou deux livres qui ont appliqué cette démarche critique (ici plus justement autocritique), aux événements de 68 et à l'attitude postérieure de la génération qui s'est identifiée à ces événements. Le livre de Jean-Pierre Le Goff, « Mai 68, l'héritage impossible » (La Découverte, 1998, poche, 2006), n'a pratiquement pas été discuté. Il souligne fortement l'ambivalence de l'événement en dissociant gauchisme culturel et gauchisme politique. Celui-ci a très vite échoué et a été remis dès le début des années 70, sans cependant que cette renonciation à l'horizon révolutionnaire soit jamais clairement avouée. Le titre du livre récent de Virginie Linhart, fille d'un des ténors du maoïsme français, est à lui seul extrêmement parlant si l'on peut dire : « Le jour où mon père s'est tu » (Seuil, 2008). C'est toute une génération qui s'est tue sur cet échec et les leçons qu'il convenait d'en tirer. D'autre part, comment ne pas voir que c'est le gauchisme culturel, l'autre face de mai 68, qui s'est diffusé dans toute la société belge comme française « façonnant, écrit Le Goff, un nouveau modèle de l'individu, totalement autonome et sans racines, sans dette ni devoir. Un modèle qui rend aujourd'hui problématique l'idée même du vivre ensemble et de l'engagement politique ».

(suite page 16)



Les générations actuelles ne sont, selon vous, porteuses d’aucune révolte? Pourtant, les jeunes sont souvent dans la rue ces derniers temps. Que signifient alors ces manifestations qui se succèdent à un rythme accéléré?

Vous êtes sévère...

Il y a deux ans, mes étudiants m’avaient entraîné dans l’une d’entre elles. Ils scandaient tous en chœur, très joyeusement: «Qu’est-ce qu’on veut? Des sous. Quand ça? Maintenant». Voilà qui avait le mérite d’être clair! En réalité, ces mobilisations sont très diverses dans leurs formes, leurs thèmes et leurs dynamiques mais elles ont toutes le même foyer: la défense des droits individuels et le rejet de tout ce qui porterait atteinte à ces droits. En ce sens, elles attestent que les jeunes participent pleinement de la démocratie des individus dans laquelle nous sommes entrés il y a une trentaine d’années. Ils s’y sont parfaitement «intégrés». Plutôt que de révolte, je préférerais donc parler de malaise car, à part de toutes petites minorités qui veulent en découdre, il n’y a rien de vraiment insurrectionnel dans ces mouvements. Il y a bien une contestation de la société existante mais elle est surtout due au peu d’envie d’y entrer que suscite, en l’état actuel, cette démocratie des individus, de fait pas très enthousiasmante.

Je ne crois pas. En fait, pour y voir plus clair, il faut replacer les mouvements de jeunes dans une perspective de longue durée. Ils naissent vers la fin du XVIII^e siècle à peu près en même temps que la conscience historique. Plus les sociétés se tournent vers l’avenir - ce que veut rigoureusement dire le mot «sociétés de l’histoire» - plus elles valorisent la jeunesse, incarnation par excellence de l’avenir, un avenir meilleur, si possible, que le présent. D’où l’importance croissante accordée pendant ces deux siècles à l’éducation et à la formation des nouvelles générations. Mai 68 a représenté l’apothéose de ce mouvement historique. «Les bourgeois, c’est comme les cochons...» chantait alors Brel. Aujourd’hui, les jeunes sont reconnus comme des acteurs à part entière ce qui leur ôte une bonne part des motifs de révolte qui consumaient leurs devanciers. Ils ne sont plus des Rimbaud, des Verlaine, des Gérard de Nerval - d’un côté, tant mieux - ils sont devenus des Tanguy. Nous sommes donc devant une situation éminemment paradoxale. Les jeunes hésitent à reprendre l’histoire à leur compte avec les sacrifices qu’exige impitoyablement

l’engagement collectif. Pour l’heure, en tout cas, leurs aspirations les amènent à s’en détourner au profit de leur autonomie et de leur épanouissement individuel. De plus, si la génération de 68, la mienne, leur a donné un statut politique et des droits individuels, elle ne leur a pas transmis les clefs et les repères intellectuels nécessaires pour agir efficacement sur le monde. Ne s’étant jamais vraiment expliquée elle-même avec son histoire, elle n’a pas pu l’expliquer à ses enfants. C’est donc bien à ma génération, les soixante-huitards, que s’adresse ce qui vous paraît être de la «sévérité». Il faut oser regarder froidement la situation dans laquelle nous a placé ce que nous appelons crise de la transmission - en fait, le mot me semble beaucoup trop faible pour désigner ce dont il est question. Je ne peux pour le faire comprendre que reprendre ici un court extrait d’un texte récent de Marcel Gauchet («Bilan d’une génération», Le débat, n° 149, mars-avril 2008):

«Anthropologiquement parlant, en effet, la génération 68 se sera trouvée être celle de la désagrégation du mécanisme social de la relève des générations. Ce pourquoi elle fait figure, en un certain sens, de dernière génération. La dernière génération, en fait, a avoir bénéficié du travail de mise en place et de mise en scène des successeurs par leurs prédécesseurs. Les prochaines auront à se tailler une place par leurs propres moyens: elles ne sont pas plus attendues qu’elles n’ont été préparées pour ce faire. (...) Le résultat est qu’au final la barrière est encore plus haute qu’avant. L’entrée dans la vie en devient, pour un très grand nombre en tous cas, peut-être pour le plus grand nombre, d’une difficulté redoublée, en dépit du sort incomparablement enviable dont bénéficie la jeunesse d’aujourd’hui. Tel est le changement de mode de reproduction qui se cache derrière le renoncement éducatif de la génération. Elle a bel et bien été l’agent de quelque chose comme une révolution - pas du tout celle qu’elle croyait, simplement.»

Jean-Marie Lacrosse
Entretien réalisé par Florence Watteyne

** L’ensemble des conférences des années 2007 et 2008 sont disponibles à l’écoute sur le site web du CePPecs (www.ceppecs.eu). Les conférences du premier cycle sur l’enfant sont ou seront publiées dans la collection «Temps d’arrêt» de Yapaka et elles sont également téléchargeables sur le site web de Yapaka (www.yapaka.be) et sur celui du CePPecs.*

Peut-on acquérir des savoirs sans avoir à les apprendre ?

Le constat est aujourd'hui largement partagé : les élèves et ce, de plus en plus jeunes, n'ont plus le désir d'apprendre. Ils ne perçoivent plus le sens des savoirs qui leur sont enseignés. Ils ne voient pas les raisons de s'y intéresser. Les professeurs ont beau se démenar afin de stimuler la curiosité des élèves en leur présentant les connaissances de manière attrayante et ludique, ceux-ci persistent à appréhender l'enseignement comme un arbitraire auquel ils sont contraints. D'où le rejet de l'école qui s'exprime notamment par le développement de l'absentéisme et des phobies scolaires.

Depuis une bonne dizaine d'années, l'institution scolaire s'est redéployée en fonction de cette crise du sens. De la refonte des programmes aux innovations techniques des pédagogues, le mot d'ordre général est de redonner aux jeunes le goût des savoirs. Or le savoir, par définition, c'est ce qui a de la saveur. Nous associons spontanément les connaissances à un attrait qui leur serait intrinsèque, faisant de l'homme un être naturellement curieux. De la chute d'Adam à la pulsion de savoir dont témoignerait la curiosité des enfants dès leur plus jeune âge, c'est une idée qui a pour elle la force de l'évidence. Du coup, il faut considérer ou bien que ce désir est présent mais qu'il est brimé par l'école et son corps enseignant, ou bien que cette soi-disant appétence innée ne l'est pas du tout et dépend de conditions spécifiques qui sont aujourd'hui fragilisées.

Le sens des savoirs

Nous allons suivre cette seconde voie. Quelles sont les évidences implicites qui, auparavant, donnaient sens au désir d'apprendre ? Pourquoi et comment se sont-elles volatilisées ? La réponse est à chercher dans trois directions : du côté du rapport au passé, du côté du mode de socialisation, du côté du statut social des savoirs.

La détraditionnalisation

Depuis le XVIII^e siècle, l'orientation temporelle de nos sociétés a progressivement basculé du passé vers l'avenir. La tradition, c'était l'idée que la source de nos activités

nous venait de modèles insurpassables du passé que nous ne pouvions que reconduire. La modernité représentait un compromis entre le maintien de cette idée et sa remise en question sous la forme du passé vivant. En d'autres termes, le présent perpétuel d'un passé qui n'en était à proprement parler pas un puisqu'il continuait à vivre. L'appétence pour les savoirs s'appuyait sur cette proximité conservée malgré la différence des temps.

Nous avons aujourd'hui franchi une étape supplémentaire qui a pour effet de vider le passé de sa valeur actuelle. Le passé est passé. Ressenti comme parfaitement extérieur, il nous écrase, certes, mais il n'est plus indispensable à la vie. On peut vivre sans. La source que constituait le passé s'est tarie, emportant avec elle l'objet du désir d'apprendre. Il n'y a plus rien à transmettre, seulement à s'approprier des connaissances que l'on construit au présent.

Les effets de l'individualisation sur le mode de socialisation

Cette précédence qui rendait le passé vivant dans le présent allait de pair avec le maintien d'une dimension d'appartenance dans le fonctionnement social. C'est elle qui faisait l'évidence sociale de la transmission, tant du côté de celui qui accueillait le nouveau venu dans un monde qui le précédait, que du côté de celui qui avait à y entrer et à s'y identifier et qui avait besoin pour ce faire d'un médiateur. C'était ce mode de socialisation qui soutenait l'institution scolaire moderne dans son principe d'anticipation. L'adulte, parce qu'il sait quel est le monde où le nouveau venu doit entrer, a la responsabilité de lui faire acquérir ce dont il ne pourra comprendre la nécessité qu'après coup.

Sous l'effet de la détraditionnalisation, le processus d'individualisation remet aujourd'hui tout cela en question. Aucune précédence du collectif n'est légitime puisque l'individu est source de toutes choses. Et comme il n'y a rien avant lui, il veut comprendre les raisons de ce qu'on veut lui faire acquérir : « À quoi cela va me servir ? ». Or cette demande de justification des savoirs est nécessairement insatiable car elle est individuelle et singulière. Elle n'a pas de réponse en raison puisqu'elle n'est pas universelle. Faut-il alors proposer de déplacer l'école de l'enfance à l'âge adulte, lorsque les individus auront acquis les moyens de comprendre par eux-mêmes les raisons de l'éducation ?

La transformation du statut social des savoirs

Ces évolutions vont de pair avec une modification de la signification des savoirs dans la société. Ils incarnaient le pôle émancipateur de l’esprit humain, opposés aux dogmes et aux préjugés. Ils ont cessé d’être libérateurs parce qu’ils ont gagné le combat. L’imaginaire des savoirs s’est peu à peu volatilisé à mesure que ceux-ci accédaient au pouvoir. La connaissance ne fait plus rêver. On peut vivre sans à l’échelle individuelle puisqu’elle commande l’ensemble de la collectivité.

Le statut social des savoirs s’est ainsi modifié suite à leur intégration à la société. Et en devenant l’armature du fonctionnement social, les savoirs se sont objectivés. Internet en offre l’exemple le plus parlant. Cette objectivation a modifié le sens des savoirs par rapport aux acteurs sociaux. Le devenir individuel était suspendu aux savoirs via l’appropriation personnelle du passé et de la société. L’individu est aujourd’hui avant les savoirs et extérieur à ceux-ci. Les savoirs sont devenus un environnement à disposition des acteurs. Ce sont leurs instruments mais pas leurs fondations. Présents sous forme de mémoire artificielle, ils nécessitent uniquement des clés d’accès. Cette disparition du savoir comme intelligibilité à acquérir explique la désintellectualisation paradoxale qui se développe dans les sociétés du savoir.

Conséquemment, le rôle de la culture s’est lui aussi renversé. Elle constituait le pôle attractif par lequel l’humanité, via un travail sur soi, s’élevait au-dessus de sa nature. Sous l’effet de la logique d’authenticité, d’immédiateté et de spontanéité de l’individualisme contemporain, elle s’assimile aujourd’hui à des conventions artificielles contre lesquelles il faut privilégier la nature en soi. Ce renversement s’articule à l’inversion de ce qui ancrerait les savoirs dans la relation de l’esprit et du corps. Le corps, hier siège du malheur et de la douleur, est devenu aujourd’hui celui du bien-être et de la forme. L’expérience du bonheur par l’esprit a cessé quant à elle. La formule contemporaine des élèves, «Ça prend la tête!», en dit long sur les difficultés que représentent pour eux le fait d’apprendre.

L’accès aux savoirs

En effet, les jeunes se sentent de moins en moins capables de suivre les cours et ce, à tous les niveaux d’enseignement. Ils trouvent les études trop difficiles, voire inaccessibles. Sur quoi s’appuie ce sentiment d’autodépréciation? Qu’est-ce qui est requis pour

l’accès au savoir et qui semble présenter des difficultés aux élèves d’aujourd’hui? Les professeurs constatent qu’ils ont de grandes difficultés avec l’abstraction, l’imagination, la mémorisation et l’effort.

L’abstraction

Les élèves ont de plus en plus de difficultés à raisonner, c’est-à-dire à organiser une suite de propositions ordonnées entre elles. Ils écrivent comme cela leur vient à l’esprit, passant du coq à l’âne. La simple juxtaposition d’affirmations tient lieu d’articulation puisque le mot d’ordre est la spontanéité. Autant dire que la démonstration mathématique est impossible pour eux. Mais cela affecte aussi le français par exemple, à travers l’exercice de l’argumentation, du résumé ou de la rédaction. Le refus des règles est présent dès l’école primaire. Un élève demande: «Pourquoi faut-il mettre des accents alors qu’on comprend même sans accents?» Or pour apprendre à lire et à écrire, il faut bien accepter d’appliquer certaines règles.

La méthode et la rigueur à l’appliquer posent également problème. En mathématique comme en français, pour ne prendre que ces deux exemples, l’ordre et la précision dans l’effectuation des tâches, que ce soit disposer ou aligner les informations sur une page ou l’ordre des opérations, est impératif. Cette rigueur suppose de devenir une petite machine de précision. Or cela paraît impossible aux esprits d’aujourd’hui. Pourtant, jouer le jeu de la machine, ce n’est pas l’être. Il y a dans cette confusion une volonté contemporaine de refus des rôles qui s’accompagne paradoxalement d’une absence de distance avec le sien propre.

L’imagination

La capacité des jeunes d’aujourd’hui à s’abstraire du présent et du réel via l’imagination semble, elle aussi, problématique. Pour entrer dans la signification d’un autre monde que le sien propre, le monde commun, il est absolument nécessaire de pouvoir sortir de soi. Or les élèves refusent de faire cet effort de se transporter en imagination dans un

autre monde. En témoignent par exemple leur refus de lire des ouvrages écrits par des auteurs non contemporains et portant sur des sujets qui ne sont pas directement en rapport avec leur quotidien comme leurs remarques du type: «Il ne pourrait pas parler comme tout le monde?». Que dire alors des mathématiques, monde dans lequel les élèves ont les plus grandes difficultés à rentrer. Pour faire des conjectures ou raisonner sur des cas hypothétiques, il faut faire appel à cette capacité imaginative.

Si l’on fait beaucoup état de la nécessité de débattre, il est malheureux qu’on passe si peu de temps à former les jeunes à entrer dans un autre point de vue que le leur en supposant qu’il s’agit d’une capacité spontanée. Ils ont du mal à défendre une opinion qui n’est pas la leur. Or toute la philosophie comme le débat démocratique supposent que l’on puisse se transporter dans un autre mode de pensée que le sien. Pourtant, on aurait pu penser qu’il s’agissait là d’une forme de voyage, sujet généralement d’agrément pour les jeunes. Il n’en est rien. Ceux-ci restent littéralement collés au réel, à l’ici et maintenant. C’est d’ailleurs ce qui explique leur moindre désintérêt pour les sciences économiques, sociales et psychologiques, plus proches de leurs préoccupations quotidiennes.

La mémorisation

Les jeunes ont également d’énormes difficultés à mémoriser. Or pour faire des sciences, il faut pouvoir employer aisément des règles de calcul préalablement apprises. En mathématique par exemple, la démonstration fait appel à des théorèmes que l’on suppose maîtrisés. Lorsque ce n’est pas le cas, l’élève répond à son professeur: «C’est trop difficile. Je n’y comprends rien». En effet, puisqu’il n’a pas les moyens de résoudre le problème qui lui est soumis. Il n’a pas le stock de théories pour le comprendre. Ce constat peut s’appliquer à toutes les matières. Les enseignants ont bien souvent l’impression d’être face à des élèves submergés dès qu’ils leur posent une question ou leur demandent de réaliser le moindre travail formateur. En français, leur manque de routines en fait des lecteurs

excessivement lents, éprouvant d’énormes difficultés à décrypter et saisir ce qu’ils lisent. Lorsqu’ils écrivent une rédaction, ils semblent ne pas avoir suffisamment de ressources pour combiner en même temps leur capacité imaginative et l’emploi des règles d’orthographe et de syntaxe nécessaires à sa claire expression.

Chacun sait qu’on a pratiquement évacué l’apprentissage par cœur de l’école. À ce titre, il convient de rappeler le sens de cette formule. Les citations que l’on faisait apprendre «par cœur» aux jeunes des générations précédentes rentraient dans leur rythme corporel, le rythme du cœur. L’inversion de sens est aujourd’hui totale puisque ce type d’apprentissage est devenu l’expression de ce qui n’a pas de cœur, c’est-à-dire la machine. Nous avons oublié que s’approprier des connaissances passe en grande partie par le fait de se les incorporer. D’une part, la possibilité de faire appel à des choses connues allège énormément les tâches et libère les ressources du moment. D’autre part, la mémorisation contribue à la construction de structures organisées. Quand on veut mémoriser, on se donne des critères ou des trucs, on est obligé de trouver des repères, donc de faire appel à l’imagination, pour mieux intégrer la matière. Il y a une manière de mettre en ordre ce qui est appris.

L’effort

Enfin, tout ce qui est de l’ordre de l’effort, c’est-à-dire d’accepter de prendre temps pour arriver à faire quelque chose, est devenu incompréhensible aux jeunes d’aujourd’hui. Dès l’exercice entamé, ils disent à leur professeur: «C’est trop difficile. Je ne comprends pas». Peut-être faudrait-il leur rappeler que pour les adultes aussi, il est nécessaire de prendre le temps de comprendre. Nul ne saisit tout tout de suite. Les jeunes ont semble-t-il le sentiment que cela devrait être évident instantanément. Il faut leur montrer que l’on prend du temps à saisir l’énoncé d’un problème. Dans tout accès au savoir, il y a une dimension de lenteur, de durée incompressible malgré les progrès technologiques.

Les effets du milieu contemporain

Si les conditions de l’apprentissage n’ont pas tellement changé, en revanche, le monde dans lequel il faut apprendre, les représentations et les pratiques sociales qu’il charrie, a, lui, considérablement évolué. Il n’est pas interdit de s’interroger sur les répercussions de ce milieu, par exemple l’impact des

nouvelles technologies et des médias, sur les façons de penser des jeunes.

Le refus des règles

Si l'on constate une difficulté à l'abstraction chez les jeunes d'aujourd'hui, la première chose qui frappe, c'est l'absence de hiérarchisation dans les informations véhiculées par les nouveaux médias. Pour ne prendre que l'exemple d'Internet, les hyperliens sont l'expression d'un mode de pensée éclaté, très éloigné de la logique demandée dans les disciplines scientifiques et scolaires en général. Cela enrichit certes les connaissances mais cela bloque aussi l'idée qu'on peut se faire des raisonnements ou des enchaînements de réflexion en s'appuyant uniquement sur ceux construits par la machine. L'impression véhiculée par ce mode d'accès au savoir est celle d'un monde très riche, vaste, avec des tas de possibilités mais dans lequel vous vous faites un petit sillage par le biais d'associations personnelles, libres, chatoyantes et spontanées. Sur ce point, des développements pourraient être réalisés également dans le domaine des jeux vidéo. Par rapport à cela, la culture scolaire apparaît, bien entendu, comme d'une pauvreté, d'un ennui et d'une lenteur absolus.

Le refus des règles s'explique également par le fait que nous transmettons ce que nous sommes et pas ce que nous disons. La publicité, pour ne prendre que cet exemple, assimile sans arrêt la liberté au contournement des règles. Ne nous étonnons pas alors que des jeunes immergés dans cette culture considèrent ensuite leur professeur comme un extraterrestre lorsque celui-ci leur enseigne que pour acquérir des savoirs, il faut passer par le respect de règles. Il doit alors passer des heures à expliquer le sens de l'enseignement à des élèves qui baignent dans un milieu qui le rend incompréhensible.

L'invasion des images

La difficulté à imaginer peut être rapportée à l'invasion d'images toutes faites dès la petite enfance. Les jeunes sont confrontés à un monde virtuel et préformé. Ils n'ont plus beaucoup de temps pour se construire eux-mêmes des représentations. Les images de la télévision d'aujourd'hui défilent beaucoup plus rapidement qu'hier. Précisons donc bien qu'il ne s'agit pas de considérer que l'image bloque l'imagination. Au contraire, elle peut la susciter, comme en témoigne le fait que nous puissions passer des heures devant une toile. Mais il en est tout autrement lorsque ce sont des images qui défilent à haute vitesse. L'enfant

n'a alors plus le temps de démarrer sur un élément de l'image ou sur celle-ci dans son ensemble et de développer tout un travail d'évocation lui permettant de produire des représentations.

Il y a un effet de saturation de l'imaginaire et des capacités imaginatives provoqué par le défilement rapide d'images toutes faites. Dans les jeux vidéo par exemple, les images virtuelles sont certes concrètes mais aussi fortement contraignantes. Vous ne pouvez pas en faire ce que vous voulez. L'intervention du joueur produit une représentation programmée. Or pour se déployer, l'imagination a besoin du vide mais aussi de l'intervention du corps, à l'image du doigt que l'on met sur la carte géographique, à la fois indice et intention de l'acte d'imaginer ce que serait ce lieu que l'on a pointé.

Le privilège de la référence à soi

L'adhérence à soi est renforcée également par le privilège accordé précocement à la subjectivité via les thèmes de l'authenticité, de la reconnaissance et de l'estime de soi. Tout ceci concourt à rendre difficile la mise en place de l'autre dans son altérité. Ce qui compte, c'est le fait que je sois reconnu par l'autre selon ma propre valeur. La référence constante et première à soi comme foyer de tout ce qui nous entoure rend plus difficile la capacité de décentrement nécessaire pour l'accès aux sciences et à une certaine objectivité.

La notion même de vérité semble taboue, assimilée au dogme et à un pouvoir arbitraire, et peu à peu remplacée par celle d'intersubjectivité. On est dans le vrai si on est d'accord et si on est capable d'échanger avec les autres, pas si l'on respecte des procédures de validation renvoyant à un ensemble signifiant, irréductible aux individus qui l'incarnent. Puisqu'on a tous le droit de croire ce que l'on croit, l'accès à quelque chose de commun est difficile à admettre. Chacun est renvoyé à lui-même. L'idée même d'avoir à confirmer ou infirmer quelque chose devient incompréhensible. L'importance accordée unilatéralement à la subjectivité, à l'idée que l'on est source

de toutes choses, devient un obstacle à l'acquisition de connaissances.

Le règne de l'immédiateté

Enfin, si la notion d'effort paraît tellement étrangère aux jeunes d'aujourd'hui, c'est vraisemblablement parce qu'ils vivent dans un monde de la rapidité, de l'urgence, de la vitesse et de l'efficacité immédiate. On doit avoir le résultat tout de suite, tout comme lorsque l'on effectue une recherche sur Internet. L'école est en marge de cette temporalité. Elle a gardé un autre temps, nécessaire à la construction de représentations, à la compréhension, à la possibilité de recommencer. Les jeunes doivent aujourd'hui passer d'un monde à l'autre alors que ceux-ci sont en complète opposition.

Si toute la société se trouve prise dans une gigantesque transformation du statut social des savoirs qui modifie le rapport à la connaissance ainsi que le désir qu'on peut avoir pour celle-ci, la manière pour l'individu d'aborder l'acte d'apprendre se trouve elle aussi modifiée. On voudrait que les enfants acquièrent des savoirs sans avoir à les apprendre. Comme nous avons tenté de le montrer, il faudrait analyser rigoureusement les effets d'occultation de ce qui sous-tend l'opération complexe qui permet de relier des situations nouvelles à des choses déjà connues produits par toute une série de représentations, de pratiques et de technologies contemporaines. Si ce sur quoi s'appuyait le désir d'apprendre a perdu son caractère d'évidence, ouvrant la question du sens des savoirs, de nombreux aspects de notre monde constituent aujourd'hui un obstacle à la perception et à la reconstruction de ce sens.

Martin Dekeyser

Ce texte se base sur deux conférences :

- Marcel Gauchet, Le sens des savoirs en question, dans le cadre des Lundis de la Philosophie à l'ENS, 7/11/2005, Paris, France (www.diffusion.ens.fr/index.php?res=conf&idconf=935).

- Marie-Claude Blais, La désaffection des jeunes à l'égard des savoirs, dans le cadre du second cycle de conférences «Les jeunes, la société des médias» organisé par le Collège Européen de Philosophie Politique (CEPPECS), 24/11/2007, Bruxelles (www.ceppecs.eu)

Culture et adolescence : lorsque lire des livres n'est plus un acte vital

Nous assistons aujourd'hui à un renversement des hiérarchies culturelles: la culture dominante n'est plus la culture légitime mais la culture populaire. Comment ce renversement s'est-il produit et quelles en sont les conséquences pour les adolescents? C'est ce que les lignes suivantes tenteront d'éclaircir en prenant appui sur la conférence du CePPecs de Dominique Pasquier, sociologue de la culture et des médias et directrice de recherche au CNRS, ainsi que sur son ouvrage « Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité. » aux éditions Autrement et l'entretien accordé à la revue Le débat n° 145.

La transformation du rapport à la culture chez les jeunes est intimement liée à l'évolution des modes de régulation des relations familiales. Au cours des années 1980 va se cristalliser l'idée d'encourager l'autonomie, l'authenticité de soi, l'épanouissement personnel comme forme d'éducation. Les jeunes parents, ayant vécu les mouvements sociaux d'émancipation de mai 68, ont été attentifs à ne pas éduquer leurs enfants selon des principes d'autorité de normes émises par les adultes pour se tourner vers un modèle de contrat: « Je t'aide à t'épanouir mais tu dois trouver comment te réaliser ». À travers ce changement, la famille a acquis au fil du temps une image positive auprès des jeunes. Elle n'est plus un des lieux d'expression du conflit de génération comme elle le fut précédemment.

Privatisation de la culture et autonomie relationnelle

Sur base de ce nouveau modèle éducatif, les parents vont à la fois respecter les pratiques culturelles de leurs enfants, mais également les encourager à développer un univers culturel permettant de se réaliser et de s'épanouir. Dans ce processus, l'individualisation des équipements joue un rôle important: les chambres des enfants sont désormais pourvues d'énormément de matériel offrant la possibilité de regarder ou d'écouter ce qu'ils désirent et de communiquer avec ceux de leur âge. Cette plus grande autonomie qui leur est concédée permet aux jeunes de continuer leur vie sociale à la maison en gardant contact par gsm, Internet, etc. Tout cela à l'écart du regard parental.

Nous sommes passés d'une vie familiale collective à un modèle de cohabitation culturelle. La culture juvénile s'étant décrochée de l'encadrement de la culture adulte, il n'est pas étonnant de voir cohabiter plusieurs types de préférences culturelles au sein d'un même foyer.

Sécession de la culture légitime au profit d'une culture générationnelle

Cet éclatement des pratiques culturelles pourrait être une forme de richesse pour

autant que la transmission de la culture légitime des adultes aux enfants fonctionne. Or, ce n'est plus le cas! Notamment parce que la culture est à présent saisie par un jeu de dynamiques sociales entre les jeunes.

« Dans sa bande, là, eux, ils sont dans les médias et tout ça, c'est les séries de jeunes, mais c'est plutôt un prétexte à conversation qu'autre chose, bon ben de toute façon, c'est un phénomène social, le fait de regarder ces séries-là, c'est « Moi je suis un jeune, je fais comme les autres jeunes », finalement ils vont passer des heures devant la télé parce que, comme ça, ils vont discuter des séries ; « Loft Story », il regarde une fois par semaine, pour se tenir au courant, parce que comme toutes ses copines sont fans, alors lui il prend ça un peu de haut en disant: « Bon, c'est pas intéressant », mais, dans son groupe d'amis c'est comme ça alors... »¹

Cet extrait, tiré du discours d'une adolescente, met en exergue un des traits principaux de cette nouvelle culture dominante. C'est une culture commune, une culture générationnelle, si bien que les objets culturels les plus importants sont des objets partagés avec les autres du même âge. Il est donc nécessaire de connaître des séries, des chanteurs, des films pour s'insérer socialement dans des groupes, et donc *a fortiori* à l'école.

Prenons l'exemple du livre. Dans un univers adolescent où l'importance des groupes de pairs prime, le livre n'est plus identifié comme un bon outil relationnel face à la culture de masse. En effet, une des particularités des pratiques adolescentes est le rapport entre le produit culturel et les interactions que ce dernier permettra d'avoir avec l'entourage. Les produits culturels non rentables socialement sont dès lors mis de côté parce qu'ils ne sont pas efficaces dans les interactions avec ceux du même âge. La lecture est d'autant plus difficile que le livre est associé pour beaucoup à l'environnement scolaire, et représente un coût trop important en termes d'efforts et de temps:

« C'est vrai qu'on m'a obligée à lire des bouquins quand j'étais au collège et au lycée, ça c'était obligatoire, mais sinon après la terminale, j'ai laissé tomber, je préfère lire des magazines. » ;
« Prendre un livre, c'est compliqué, cela demande énormément d'énergie intellectuellement, le fait de

¹ | Dominique Pasquier, *Cultures Lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Editions Autrement, 2005, p. 54.

lire je trouve ça intéressant et enrichissant, mais ça demande beaucoup d’effort pour s’y mettre, pour comprendre, pour analyser, souvent je perds le fil de l’histoire.» ;
«J’ai été obligé de lire l’année dernière pour le bac, mais j’ai l’impression que c’est une perte de temps la lecture, je préfère faire autre chose.»²

Dans les milieux favorisés, le plaisir de lire a été souvent transmis dès le plus jeune âge et est une affaire de famille. Mais, face à un adolescent n’y trouvant guère d’intérêt, les pressions parentales et familiales n’ont que peu d’écho :

«Mes parents, c’est plus bouquins, ils sont pas très télé. Ben, ils m’ont transmis ça aussi parce que j’aime beaucoup lire. Ma mère lit beaucoup, donc elle me conseille de temps en temps des livres, ma grande sœur a fait un DESS de lettres modernes, donc elle lit pas mal... et mon autre sœur a dévoré des bouquins jour et nuit pendant dix-neuf ans de sa vie, maintenant elle fait des études d’arts appliqués, donc elle a un peu moins le temps. Et mon frère ne lit malheureusement pas du tout ! Il lit une fois de temps en temps. On essaie de le pousser, toute la famille essaie de le pousser, mais bon, le pousser, pas le forcer. De temps en temps, j’essaie de lui donner un livre, je lui dis : «Ça c’est facile à lire, c’est vraiment bien, c’est pas long, c’est écrit gros, il y a des images, je sais pas ce qui t’faut», mais non il est passionné par le surf des neiges, donc, de temps en temps, il feuillette un magazine ou il regarde quelques photos, mais ça en reste là.»³

Il en va de même en ce qui concerne l’affichage des goûts musicaux. Ceux-ci sont également cadrés par l’entourage générationnel au point que la transmission des adultes aux enfants se voit contrecarrée par l’importance des relations entre pairs. Dans ce cas, si la culture de rue jouit d’un très grand prestige auprès des jeunes, c’est entre autres parce qu’elle donne des consignes de langage, d’habillement, de manière de se comporter avec les autres, toutes choses que la musique classique ou le jazz n’offrent pas. La musique devient un style de vie fait de liens complexes dont il est parfois difficile, pour un adulte, de comprendre les codes car même un simple détail a du sens :
«Je suis plutôt style rock, elle, ce serait plutôt rap/ R’n’B. Voilà, ses amis, dans le style vestimentaire, ce serait plus des lascar, moi ce serait plus des skateurs [...] les lascar c’est des personnes qui pensent un

2| *Ibidem*, p. 48.
3| *Ibidem*, p. 49.

peu trop aux filles, qu’en font un peu trop pour se montrer, alors que les skateurs ils sont plus cools, beaucoup plus posés, ils se prennent moins la tête. Et puis les habits très larges, des chaussures de skate, cela se reconnaît au style, c’est comme... c’est bizarre parce que genre les lascar ils écoutent plus du rap, alors que les skateurs c’est du rock...»⁴

Néanmoins, la diffusion sociale de la culture de rue est aussi un phénomène commercial orchestré par les médias car cette culture se vend bien et rapporte beaucoup d’argent. L’exemple de Lacoste est parlant. La marque est subitement revenue à la mode lorsque les deux chanteurs d’un groupe de rap s’en sont habillés des pieds à la tête. Mais au-delà du simple aspect commercial, un autre rôle des médias peut être épinglé : ils proposent des modèles moraux. Si, pour les générations précédentes, ces modèles étaient surtout proposés par l’entourage direct, aujourd’hui c’est la télévision qui agit comme élément de socialisation aux normes : comment se comporter dans le cadre d’une relation amicale, comment déclarer sa flamme, etc. Ces modèles sociaux en kits sont bien utiles pour des jeunes soumis à l’injonction d’autonomie à un âge où la personnalité se transforme et à une époque où les normes ne sont plus données telles quelles. Il convient d’ajouter qu’en plus d’être un savoir commun directement mobilisable dans les discussions, ce savoir issu des médias à l’avantage d’être neutre : on ne parle pas de soi mais des personnages de la série.

Authenticité et conformisme

L’adolescence est une phase d’apprentissage de la manière de se conduire comme un acteur indépendant dans les rapports sociaux. Cependant, la privatisation actuelle de la culture juvénile et l’autonomie relationnelle concédée aux jeunes se traduit par de nombreuses exigences en matière de rapports sociaux dont notamment une difficulté de concilier être jeune parmi les autres et être soi. De façon générale, la culture populaire donne une consistance à

4| *Ibidem*, p. 71.

la vie de groupe. Il devient dès lors difficile pour un jeune d’afficher des goûts plus personnels, décalés par rapport aux autres sans se voir mis de côté socialement :

«À quatorze ans, je faisais partie d’un groupe, c’était du rap, il y avait que ça, quoi, fallait écouter le rap, fallait faire du rap... C’était dans les années 97-98... Moi, j’ai vraiment connu ça, je me souviens, j’avais quatorze ans, treize-quatorze ans. On me demandait : «T’écoutes quoi?», alors je disais Zouk Machine... ça passait un peu mal, quoi. Pourtant, au début, j’écoutais deux minutes de rap, j’avais une migraine, il me fallait un tube d’aspirine, quoi ! Je sais pas si on peut parler de dictature, mais... il fallait se plier à ça, quoi. C’était entré dans les mœurs, c’était comme ça.»⁵

Cette adhésion à la culture populaire est en partie dictée par le fait que si on refuse d’y attacher de l’importance et donc d’appartenir à un groupe, on risque d’être marginalisé. Il est évident que la dimension de préférence personnelle existe mais la possibilité d’améliorer ses chances de s’insérer socialement dans l’un ou l’autre groupe semble être une part importante dans le choix d’une pratique culturelle. On assiste donc à une véritable tyrannie de la culture populaire qui s’exprime par un certain nombre d’interdits à l’égard de la culture légitime : interdiction d’aimer lire, d’aimer la musique classique, etc. (Voir ci-dessous).

À ce conformisme, vient s’ajouter une autre forme d’obligation : l’obligation d’afficher en permanence la sociabilité car, à l’adolescence, l’insertion sociale revêt une dimension d’existence. Sur ce point, il suffit de prêter attention à l’importance attachée au nombre d’amis sur les sites de réseaux sociaux tels que Facebook ou MySpace, mais aussi au besoin continu d’être en relation que ce soit par MSN, sms ou autres.

Garçon/fille, un développement différent

Dans cette perspective, garçons et filles ne sont pas logés à la même enseigne

5| *Ibidem*, p. 74.

et développent une approche de la culture très différente. Tout d’abord parce que le fonctionnement de la sociabilité des garçons est sensiblement différent de celui des filles. Les amitiés féminines sont centrées sur des dyades ou des petits groupes et s’articulent sur le mode du dévoilement de l’intimité. Quant aux amitiés masculines, elles se forment sur la base de groupes et d’activités partagées. Deuxièmement, à un certain âge, il semble important pour les garçons de ne surtout pas avoir l’air de se comporter comme une fille. Ces éléments – pouvant être nuancés suivant le statut socio-culturel – tendent à expliquer le rejet par les garçons de toutes activités connotées sentimentalement comme la lecture, mais aussi à cette tendance à caricaturer la virilité et s’organiser en réseau de relation. Les filles utiliseront moins les productions culturelles pour favoriser des pratiques collectives que pour explorer les subjectivités.

Culture adolescente vs. culture scolaire

Dans ce cadre, nous pouvons tirer le constat que l’école est prise dans le tumulte. Elle a perdu sa capacité d’agir comme instance de légitimation culturelle au profit des médias (télévision, Internet...) et des groupes de pairs. S’ajoute à cela la démission de la transmission culturelle qui s’est opérée dans les familles et son unique renvoi sur l’institution scolaire qui ne fait qu’accroître la difficulté pour les enseignants de transmettre un modèle culturel humaniste.

Dans les faits, ce défaut de transmission de la culture légitime opère un enfermement des jeunes dans leurs particularités, leur bloque l’accès à la liberté par cette difficulté de ne pas posséder les clés d’un monde dans lequel ils ont à entrer et à se mouvoir. Si dans l’immédiat la culture populaire donne l’accès à la sociabilité, la culture légitime est toujours celle qui permet de tirer le meilleur parti d’un parcours scolaire et de favoriser l’insertion future.

Bruno Sedran

Parce que Merde quoi !

* en colère la nana*

Sous prétexte qu'en classe on ne participe pas à leurs supers délires sans intérêt,

Sous prétexte que je lis pas mal ...
Sous prétexte qu'ils pensent qu'on a une
super moyenne

On est à la masse
On est des cons
On est des intellos

Et leurs façons d'en parler!!!!
" Ils restent toujours chez eux, ne font
rien en dehors. Ils sont pas comme nous.
Ils nous font presque peur. Ils sont à
la masse"

Merde!

Déjà ça ne se fait pas de parler comme
ça. Vous vous rendez compte qu'on tombe
dans le racisme des gens intelligents Oo

Mais qu'ils pensent que je passe ma vie
à étudié!!

Je sors
J'organise un concert MOI (même si ça
prend du temps)
Je participe à Oxfam
Je participe au journal de l'école
Je vais souvennt en ville
Je passe presque 1 à 2 heures voir plus
le w-k sur le pc
Je danse
Jusqu'à l'année dernière je nageais
aussi
Je fais du shopping très souven
Je vais au cinoche

Est-ce que j'ai l'air de passer la vie
enfermée?

C'est qu'ils me font chier ces enfoirés

* calmée*

*Réaction extraite du blog d'une adolescente de 16
ans après avoir été la seule à lever la main en classe
suite à la question: « Qui lit des livres? » (le texte est
retranscrit tel quel avec les fautes et les expressions).*



La teuf ou la fête comme mode de vie

Dans son livre intitulé «La teuf. Essai sur le désordre des générations», Monique Dagnaud s'interroge sur une pratique largement répandue dans la génération montante, le fait de «faire la fête» ou «la bringue», phénomène connu aussi sous le nom de «déjante» ou de «défonce», le fait de «sortir» «s'éclater» en soirée, quoi. En tant qu'adepte de la fête et de la danse, j'étais d'autant plus intéressée par cette prise de distance théorique que le sujet semble avoir été rarement étudié en tant que tel par la sociologie contemporaine alors qu'il figure dans un grand nombre d'études anthropologiques des sociétés traditionnelles. Sans même parler des raisons implicites et explicites qui sous-tendent le fait de célébrer, il est pourtant bien évident que la fête a changé de décor, de morphologie, de visage.

Les lieux, les pratiques et le temps de la fête diffèrent de ce qu'ils étaient il y a par exemple trente ou cinquante ans. Les boîtes et les bars ont notamment remplacé les traditionnelles salles de bals. L'usage de l'alcool et des drogues s'est généralisé. Les danses collectives et les danses en couple semblent progressivement disparaître dans ces lieux au profit de danses plus individuelles, plus chaotiques ou un peu hybrides tels que les pogos, le break-dance ou encore, plus récemment, la tectonique qui connaît un engouement étonnant. La fête qui s'inscrivait autrefois dans une économie des loisirs et de la compensation est devenue pour certains un mode de vie car les jeunes sortent plus et leurs sorties durent plus longtemps. «Les jeunes» ne sortent pourtant pas tous de la même manière et avec la même intensité?! Non, et c'est pourquoi Monique Dagnaud concentre son enquête sur les jeunes qui sortent au moins une, et pour la grande majorité d'entre eux, plusieurs fois par semaine dans des bars, boîtes et autres lieux publics ou privés. Le pari reste ouvert quant à savoir si ces 10 à 15 % des 18-24 ans en France (entre 600 000 et 1 million de jeunes) représentent une fraction isolée de la jeunesse ou si la culture de la fête se présente comme une tendance appelée à s'amplifier dans le futur. Tentons avant tout de cerner qui sont en fait ces fêtards et en

quoi consiste pour eux le fait de faire la teuf. L'enquête de Monique Dagnaud nous apprend que, dans ces soirées de fin ou de milieu de semaine, les drogues et l'alcool fort, de préférence - font quasi-nécessairement partie de la soirée qui se verra souvent scandée en plusieurs étapes, allant de la pré-soirée à l'after. La transe dans laquelle la danse, l'ambiance festive et les stupéfiants entraînent les fêtards permet une sorte de métamorphose identitaire car, en soirée, beaucoup affirment se sentir plus authentiquement eux-mêmes, plus ouverts, plus spontanés que dans la vie diurne. Les délires collectifs et les défonces partagées fourniront d'ailleurs une matière très prisée lors des discussions où fascination et effroi se côtoient à l'écoute des récits de retours à fond la caisse au petit matin et des différents trips aux confins de soi. Lors de leur dernière soirée, 57 % des enquêtés se sont notamment déplacés en voiture et 64 % sont rentrés après 5 heures du matin. 96 % d'entre eux y ont consommé de l'alcool et 51 % du hasch.

Au vu de ces expériences exaltées, l'école et le travail semblent fades et sans réel intérêt pour ces jeunes qui pourtant se retrouvent dans la même proportion que leurs congénères dans le supérieur, même s'ils ont eu, plus que la moyenne, tendance à redoubler des classes. 53 % d'entre eux poursuivent des études dans le supérieur (presque tous dans le premier cycle) ou sont lycéens au niveau du bac (8 %), 23 % sont actifs, plutôt ouvriers/employés, alors que 14 % sont chômeurs ou en recherche du premier emploi. Dans le supérieur, les facs de lettres, de psycho, les filières sociales et commerciales, les écoles d'art et d'architecture ont leur préférence. Comme la moyenne française, leurs parents sont souvent séparés et comme tous les jeunes de leur âge, ils baignent dans l'univers médiatique.

Ce qui distingue en fait ces jeunes de leurs semblables, c'est le fait qu'ils sortent plus et plus intensément. La lecture du livre presque ethnographique de Monique Dagnaud laisse l'impression que le flirt avec les limites, l'exténuation des sens, la perte de contrôle rattrapée de justesse sont autant d'expériences recherchées pour elles-mêmes. Dans l'alchimie de la fête se découvre ainsi un rapport social plus fusionnel et une personnalité plus excentrique et plus ouverte. Une sorte de quête de soi dans l'étrange semble alors se dessiner au travers de la description que font ces jeunes de leurs virées nocturnes. Dans cette volonté d'abandon au moment présent et au corps se lit quelque chose comme l'exploration d'une part de soi qui génère de l'étonnement voire même un sentiment de rupture avec soi.

On pourrait alors se demander si ce n'est pas une volonté d'indétermination ou d'errance qui se joue au travers de cette expérimentation perpétuelle et de cette quête de soi dans les extrêmes. Si quête il y a, elle semble confiner à la fuite et à l'incapacité de se déterminer dans un rôle social à long terme. La plupart des enquêtés s'avouent à ce propos incapables de se projeter dans l'avenir et d'envisager leur activité diurne future. L'avenir semble trop éloigné, les débouchés trop incertains et le moment de se fixer dans un rôle précis fort angoissant car il signifie en somme la fin de tous les possibles.

La vision de la société n'est d'ailleurs pas plus glorieuse chez ces jeunes qui perçoivent le monde comme hostile et souvent même comme dangereux, régi entièrement par l'argent et par l'indifférence. La grande majorité affirme ne pas se sentir concernés par la politique, ni même par la marche du monde. En regard de cette conception fataliste et désabusée de la société, la famille, présente et future, est vécue comme un refuge. Une étude de 2005¹ a par ailleurs révélé à ce propos que 90 % des 19-24 ans vivaient en dessous du seuil de pauvreté s'ils n'étaient pas aidés matériellement par leurs parents. Les rapports familiaux semblent pourtant marqués plutôt par l'esquive et par l'évitement, en ce qui concerne les jeunes fêtards qui préfèrent ne pas trop aborder le sujet de leurs sorties avec leurs parents. Au final, l'étourdissement des décibels et des psychotropes ressemble fort à une tentative de combler un vide par une sorte de fuite en avant, fuite dans le moment présent et dans la jouissance immédiate que procure la fête.

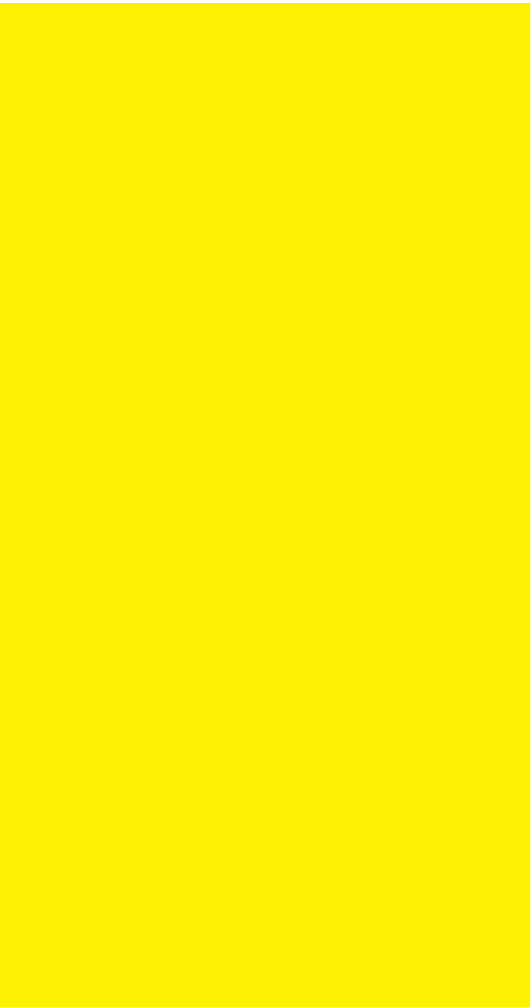
D'après Monique Dagnaud, plusieurs fils s'entremêlent dans l'explication de cette propension contemporaine à vivre la fête comme une utopie, c'est-à-dire comme une raison de vivre. Outre le fait que la culture médiatique et la société de consommation poussent les jeunes à se complaire dans cette ère de pur divertissement, de zapping et d'aléatoire, l'éducation post-68 et le désordre contemporain des générations semblent également jouer un rôle privilégié quant à cette difficulté à entrer dans la vie adulte dont témoignent les jeunes. L'adultification précoce des enfants et l'infantilisation des adultes rendraient problématique l'apprentissage progressif de la responsabilité et l'entrée par paliers dans l'univers du savoir.

¹ | M. DAGNAUD, *La teuf. Essai sur le désordre des générations*, Éditions du Seuil, Janvier 2008, p. 131.

Le débat est désormais ouvert, il revient à Monique Dagnaud d'en avoir formulé les termes avec perspicacité : « Les jeunes, pour beaucoup d'entre eux, sont installés dans une situation infantile par la génération parentale, sans que les responsabilités soient clairement établies : maintien d'avantages acquis par les parents et grands-parents ? Cocooning des familles, l'enfantement paraissant la dernière grande aventure humaine si l'on se réfère aux désirs exprimés par nos contemporains ? Inefficacité et hypocrisie du système scolaire et universitaire français ? (...) fonctionnement pulsionnel de l'hypermoderniste ? C'est sur ces sables mouvants que s'enracinent les pratiques de la déjante. »²

Hélène Lacrosse

² | *Ibid.*, p. 191-192.



Les émeutes de 2005 : une révolte ambivalente

Si la France connaît des émeutes depuis une vingtaine d'années, l'ampleur et la durée de celles qui se sont déroulées du 27 octobre au 17 novembre 2005 a été sans précédent. Ces émeutes se sont caractérisées essentiellement par des affrontements avec la police qui ont donné lieu à 3 000 interpellations, 10 000 incendies de véhicules et de nombreuses dégradations de bâtiments publics. Si elles ont frappé l'opinion, elles ne se sont pourtant soldées par aucun mort au contraire des émeutes terribles de Los Angeles aux États-Unis en 1992. Autre différence de taille avec ce qui s'est passé à l'étranger, notamment en Angleterre : les affrontements se sont déroulés entre une partie de la population française et des éléments qui symbolisaient l'institution républicaine plutôt qu'entre des groupes ethniques différents, nécessitant l'interposition de la police.

Nous disposons d'une enquête fort instructive sur le profil des émeutiers dont nous allons résumer les principaux résultats¹. Tout d'abord, cette enquête infirme totalement la thèse d'une révolte antinationale aux accents ethnico-religieux. Malgré le fait que la grande majorité de la population du quartier nord de la ville d'Aulnay-sous-Bois, lieu de l'enquête et d'une partie des émeutes, soit d'origine étrangère (Maghreb, Afrique noire, Asie), jamais la dimension ethnique ou religieuse de la révolte n'a été mise en avant comme motif d'implication dans aucun des entretiens effectués. Pas davantage ne s'est exprimée une aversion à l'égard de la communauté nationale française et chrétienne. Quand les jeunes évoquent la religion, c'est dans un cadre strictement personnel et privé, confirmant le déclin de l'islamisme radical en France².

Notons que ces concentrations de zones urbaines particulières, si elles sont bien le foyer de conflictualités latentes et manifestes entre jeunes et policiers, n'ont rien à avoir avec des ghettos américains qui

1 | Vincenzo Cicchelli, Olivier Galland, Jacques de Maillard, Séverine Misset, *Enquêtes sur les violences urbaines, Partie 1 : l'exemple d'Aulnay-sous-Bois*, 2006, Centre d'Analyse Stratégique.

2 | Déclin déjà constaté dans une enquête menée en France par l'International Crisis Group (ICG) en 2006.

sont des non lieux où l'État n'entre pas. Au contraire, les cités françaises comme celles d'Aulnay-sous-Bois font l'objet d'une intervention publique massive. L'effet de ségrégation ne joue donc aucun rôle dans ces affrontements, de même que la composante ethnique, comme en témoignent encore aujourd'hui les heurts qui ont secoué la commune d'Anderlecht le 23 mai dernier.

L'enquête dévoile également la complexité des formes et des motifs de participation. Or au lendemain des émeutes, deux thèses se sont affrontées. La première, relayée entre autres par les déclarations de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'intérieur, disqualifiait toute ambition politique à ces affrontements en les considérant comme le fait d'un noyau dur de délinquants. La seconde, au contraire, conférait une dimension protestataire respectable à l'action des émeutiers en faisant de celle-ci l'expression d'une révolte populaire généralisée. Si les statistiques des jugements prononcés par les tribunaux révèlent que la moitié voire davantage des jeunes, aussi bien majeurs que mineurs, mis en cause n'avait aucun antécédent judiciaire, il est impossible de déterminer avec certitude la proportion de criminels dans cette émeute.

Par contre, l'enquête a montré, à rebours du sous-entendu commun à ces deux thèses, que la distinction entre émeutiers et non émeutiers était plus difficile à faire qu'on ne le croit. Même les jeunes n'étaient pas d'accord entre eux quant à la définition de la participation. Nous pouvons tout de même construire un continuum de positions qui s'étend, dans un ordre croissant d'implication, du jeune non engagé à celui qui se montrait à la télévision, cagoulé, en train d'attaquer les forces de l'ordre, en passant par le spectateur passif et actif. Un même jeune pouvait ainsi passer d'une forme à l'autre en fonction des circonstances.

Malgré la diversité des degrés d'implication, ces émeutes ont suscité un sentiment de solidarité très fort de tous les jeunes, y compris de ceux qui ont rejeté les méthodes employées jugées illégales ou préjudiciables à l'image de la cité. Le groupe des émeutiers était considéré par certains comme une minorité agissante qui représentait la majorité silencieuse qui ne pouvait agir de peur de perdre toute possibilité d'avenir. À ce sujet, s'il est peu probable qu'une proportion importante de filles ait participé aux émeutes, en revanche, il est intéressant de constater que les garçons qui sont passés à l'acte étaient pour la plupart mineurs. Or les petits, comme

les appellent les jeunes des cités, sont certes les plus insouciantes mais ce sont aussi ceux qui n’ont rien à perdre.

Qu’est-ce qui peut expliquer le passage à l’acte ? Les principaux motifs d’implication sont au nombre de trois : la demande de reconnaissance, la relégation scolaire et les tensions avec la police.

Ces émeutes constituent une révolte expressive car les jeunes cherchaient à faire admettre la légitimité d’une identité considérée comme bafouée, identité qui malgré leur grande diversité ethnique renvoie à un territoire et à une classe d’âge communs. Il ne s’agit pas d’une demande de reconnaissance classique au sens où des minorités culturelles souhaitent être reconnues comme une partie spécifique de la population française. Ces jeunes, au contraire, veulent être comme les autres. Ils veulent se faire entendre sur l’espace public dont ils ne se sentent pas partie prenante.

« En fait, le truc, c’est que si à chaque fois, on garde ce qu’on a en nous, ça va jamais exploser. Et donc personne ne va jamais accorder d’importance à nous, quoi. (...) Au jour d’aujourd’hui, la seule façon de se faire entendre, c’est de semer, entre guillemets, la ‘zizanie’, la ‘terreur’ ». (Mehdi, 22 ans)

Si leur expression est parfois violente, ils n’en ont pas le monopole comme le démontrent entre autres les actions des cheminots français. De ce point de vue, ils apparaissent intégrés au reste de la population. Leur colère n’en témoigne d’ailleurs pas moins d’une désillusion quant à la promesse républicaine d’égalité. Mais cette révolte de la solitude n’ayant pas les moyens de formuler une demande politique, elle n’aboutit à aucune légitimité, renforçant à nouveau le sentiment d’une absence de dignité.

Parmi toutes les causes évoquées par les jeunes, le sentiment de relégation alimenté par l’échec scolaire et les affrontements permanents avec la police sont peut-être les plus importants du fait du sens particulier que revêt la notion de République en France. À ce titre, il n’est pas anodin de constater que les deux institutions républicaines, l’école et la police, avec lesquelles les jeunes sont en contact produisent à leurs yeux l’exclusion et la confrontation en lieu et place de l’intégration et de l’entraide. D’où le sentiment d’isolement et d’abandon des jeunes de ces cités.

Les taux d’échecs scolaires dans les quartiers sensibles

sont en effet très élevés. Le système d’orientation est ici remis en cause, accusé de ne pas tenir compte des souhaits des élèves quand il ne s’agit pas tout simplement de les mener, lorsqu’ils sont indécis, sur des voies de garage. Ce sentiment que l’école ne mise rien sur eux mène beaucoup de jeunes au découragement, à la frustration, voire à l’abandon pur et simple des études. D’autant plus que dans une société comme la nôtre, la réussite ou l’échec sont vécus personnellement puisque ce n’est plus la classe sociale mais l’institution scolaire qui fait le tri entre individus a priori égaux.

En ce qui concerne les tensions avec la police, ce qui blesse le plus les jeunes n’est pas le racisme ou la violence mais le harcèlement dont ils considèrent qu’ils font l’objet. Il leur semble qu’on leur interdit de vivre pleinement les dimensions liées à leur âge, remettant du coup en question l’un des principaux supports de leur identité collective. Ils ne peuvent traîner en groupe où ils le souhaitent car ils dérangent en tant que tels. Les contrôles policiers jugés trop fréquents ajoutent au sentiment d’exaspération celui d’une humiliation permanente lorsque les jeunes se font contrôler devant leurs mères.

Enfin, l’action de la police, fortement demandée et acceptée lorsqu’elle protège les individus dans la cité, est en revanche rejetée lorsqu’elle est répressive. Assimilée à une bande rivale qui envahit leur territoire, elle est considérée par les jeunes comme intrusive lorsqu’elle s’attaque, non pas au grand banditisme, mais à leurs petits trafics. Le « business » auquel ils s’adonnent et dont ils connaissent le caractère illégal est nécessaire à leurs yeux pour survivre. Du coup, ils considèrent qu’il devrait être toléré en tant que tel.

L’attitude de ces jeunes émeutiers est extrêmement ambiguë. Tout d’abord, vis-à-vis de leurs parents, face auxquels ils se présentent comme des anges et adoptent ensuite des comportements radicalement opposés lorsqu’ils sont hors du foyer. Vis-à-vis de la République ensuite et de ses divers représentants, professeurs et policiers entre autres, dont ils regrettent le retrait de leurs

quartiers pour ensuite rejeter massivement l’autorité et la fonction dont ils sont dépositaires, l’assimilant à une contrainte arbitraire inadmissible à leurs yeux. Vis-à-vis des médias, également, chambre de résonance dont ils tirent profit allègrement pour s’exprimer mais qu’ils accusent ensuite de malhonnêteté et de manipulation, quand ils ne leur reprochent pas de faire du sensationnalisme sur leur dos en les présentant sous un mauvais jour.

« (...) Il y aurait pas eu de journalistes, il y aurait rien eu je pense. Enfin ça aurait continué mais ça aurait calmé plus vite, quoi. Parce qu’il y aurait moins l’idée de faire parler de sa ville à la télé ». (Alexandre, 18 ans)

Enfin, vis-à-vis des émeutes elles-mêmes, dont ils soulignent tantôt la dimension ludique pour mieux les banaliser, tantôt le sérieux de la dimension protestataire. Les nombreuses ambivalences de ce mouvement expliquent certainement le mélange d’identification et de rejet qu’il suscite encore parmi nous.

Martin Dekeyser

Cultivez votre jardin !

Cinéma de papy ou home-cinéma, bals populaires ou tecktonik :
50 ans de culture chez les jeunes en communauté française.
Rapide voyage dans le temps.

« Il faut cultiver notre jardin », disait Ça ndide.

Et si on se penche sur l'évolution de la culture depuis ce temps, de profonds changements ont eu lieu et ont métamorphosé nos voies culturelles. Avant, on allait au théâtre comme on allait au cinéma et l'Expo 58 donnait un nouveau visage à la Belgique. Aujourd'hui la culture dite « d'appartement » galope et la mondialisation permet des pratiques culturelles inimaginables il y a 50 ans...

Se cultiver en 1958 ou en 2008, c'est un peu comme... le jour et la nuit !



« J'avais 16 ans en 1958 », raconte mon père, « À l'époque, j'étais apprenti dans l'industrie automobile, je travaillais parfois jusqu'à 14 h par jour, mais à l'époque, c'était monnaie courante. On était adulte plus tôt, j'ai l'impression. La culture, à ce moment là ? Le cinéma et les sorties avec les copains. Des fois, on allait au ciné jusqu'à 4 fois par semaine ! C'était la grande époque du cinéma américain et ça nous faisait rêver... On allait dans les « dancing », il y en avait pas mal ! Ou le soir, on restait sur le pas de la porte à discuter jusqu'à très tard. Cette année-là, j'ai visité deux fois l'Expo 58. J'en garde un souvenir inoubliable ! C'était comme de partir en vacances dans plein de pays étrangers en même temps. C'est comme ça qu'on se cultivait... On n'avait pas la télé... et puis, même quand on l'a eue, on ne la regardait pas souvent. Être jeune à l'époque, c'était extra. Tout était plus simple, plus facile. On allait à la recherche de l'autre, de la connaissance, on s'émerveillait d'un rien. » C'est aussi à peu près à cette époque que le concept « d'éducation populaire » s'impose, ancêtre de l'éducation permanente. On assiste aussi à l'avènement des bibliothèques subsidiées et des grandes réformes de l'enseignement, du temps de travail, etc. La culture en tant que telle devient peu à peu un vrai secteur et indéniablement, l'Expo 58 lui donne un formidable essor... entre « utopie et réalité ». Mais l'apparition du phénomène d'une adolescence de plus en plus autonome engendrera l'émergence d'un nouveau type de culture.

Les années 60 (les golden sixties) voient l'avènement de la culture jeune. Les fracas de Mai 68 y sont peut-être un peu pour quelque chose et auront des répercussions jusque chez nous. Être jeune dans les années 60, c'est monter au créneau, c'est militer. « Sous les pavés, la plage », diront les soixante-huitards. La culture jeune de l'époque, c'est de dire tout haut ce que les autres pensent tout bas. C'est réclamer son

émancipation, sa part du gâteau. Mais les sixties, c'est aussi la vague des yéyés, des surprise-party et de Woodstock, etc. La libération sexuelle transforme les tabous en sujets de conversation anodins et les premières voix se font entendre pour l'avortement avec la naissance des tout premiers planning familiaux... Le port de la mini-jupe dans la première « génération rock » manifestait à la fois une volonté d'émancipation du monde adulte (par la provocation), mais aussi un moyen de montrer sa volonté d'y appartenir (l'éveil à la sexualité).

Ce n'est vraiment qu'à partir des années 70 que les jeunes se différencient vraiment de leurs parents et marquent ainsi leur appartenance au groupe jeune. « En 1978, je fêtais mon 12^e anniversaire », nous raconte Philippe, « je me souviens que les temps étaient durs, la vie nous semblait chère. La culture ? Beaucoup de musique, la télé couleur qui faisait ses premiers pas, même si elle n'était pas allumée 24 h par jour comme maintenant. Il y avait beaucoup d'émissions pour les enfants et pour les jeunes. Et c'est à ce moment-là qu'on a eu les premières chaînes étrangères... une ouverture sur le monde. Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup fréquenté les cinés ou les musées, ni même le théâtre, sauf avec l'école. Par contre, on allait beaucoup en bibliothèque et on était fan de BD, notamment le Journal de Tintin. En tout cas, on ne parlait pas de « culture » à proprement parler. Notre culture à nous, c'étaient les copains et les bouquins, si je devais résumer... À l'époque, c'était la crise... Je trouve que cette période-là ressemble un peu à celle-ci. »

Julien, animateur formateur dans le domaine socioculturel : « En 1988, je ne me souciais pas trop de la culture. Je faisais du sport, je voyais mes copains et je jouais aux jeux vidéos. La culture, pour moi, c'étaient les voyages scolaires. Comme j'étais en humanités langues, on partait en séjours linguistiques avec l'école. On visitait des musées, des villes... On découvrait un autre mode de vie que le nôtre, d'autres façons de s'amuser, de communiquer. »

Punks, gothiques et musique métal, une culture émergente dans les années 80. Contestataire, délibérément provocatrice : aspects qui sous-tendent, tout au long de l'histoire, la culture jeune...

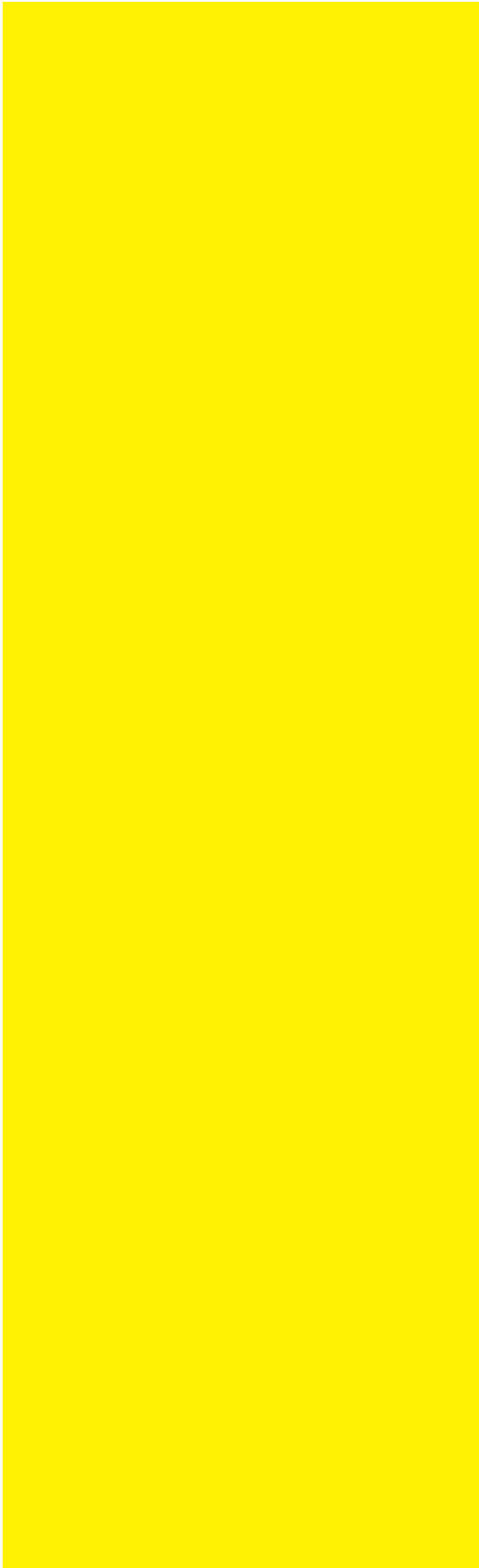
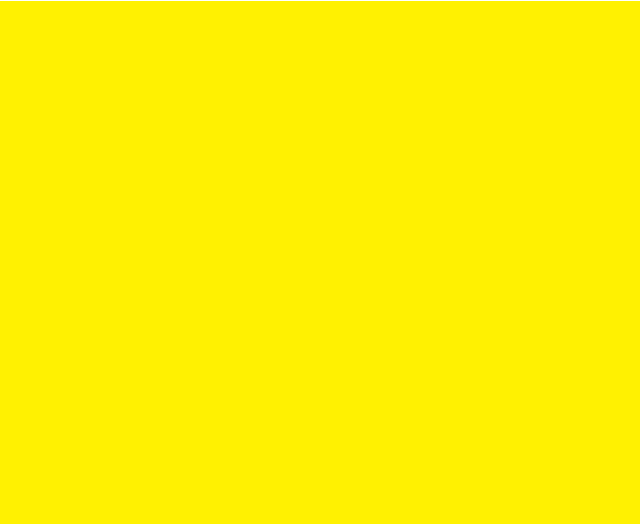
Moi, en 1998, j'avais 21 ans. La culture, j'en avais une soif inextinguible. Tout m'intéressait ! Le théâtre, le ciné, les expos, les concerts, les bouquins, les rencontres, les voyages... Je me souviens que les jeunes de mon époque étaient assez enclins à se

cultiver, de toutes parts. On travaillait beaucoup en bibliothèque, on découvrait les premiers pas de l'internet, etc. Avec le recul, et quand je côtoie les jeunes d'aujourd'hui, je crois qu'à notre manière, on a tous contribué, toutes générations confondues, à faire exister la culture «jeune». Une culture jeune en perpétuelle évolution. Une culture qui peut porter une tendance aux nues et la trouver ringarde le lendemain. Une culture qui vieillit avec les jeunes qui l'ont bâtie. Une culture jeune qui est passée des rockeurs aux beatniks, en passant par les grunges et les rappeurs. Une culture jeune qui se mondialise. Qui s'informatise... s'automatise ?

Laissons le mot de la fin à Xavier, 20 ans en 2008 :
«Si la culture n'est pas «commerciale», on passe à côté. De nos jours, c'est tellement facile de tout voir, de tout trouver sur le net: une toile de Picasso, la dernière chanson de Madonna ou les premiers écrits de l'humanité. Une expo à visiter? OK, si c'est un big truc genre «Da vinci» ou Star Wars. La bibli? Bof, je préfère acheter un bouquin qui me plaît. La musique? Téléchargée, bien sûr! Et de plus en plus légalement, s'il vous plaît! Les jeunes de mon âge consomment. À grande échelle. Je crois qu'on va vers une société où on consommera de plus en plus mais où l'on se rencontrera de moins en moins. C'est peut-être ça la culture de demain: l'individualisme...»

Mai 2008
Marco Cecchinato - ASBL OXYJeunes

NB: Voir également l'agenda d'OXYJeunes, dans notre Ça hier des Animateurs, au centre de ce numéro.



Pour la réduction du coût des études : Respect du PACTE de New York.

Campagne ResPACT: Un large courant d’opinion en faveur de la réduction du coût des études.

La campagne ResPACT, lancée par la Fédération des Étudiants Francophones (FEF), rassemble différentes organisations et individus qui militent en faveur d’une réduction du coût des études supérieures. Ce mouvement exige le respect du Pacte d’international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, ratifié par la Belgique en 1983 et dont l’article 13 stipule que «l’enseignement supérieur doit être rendu accessible à tous en pleine égalité [...] par l’instauration progressive de la gratuité».

Tout a commencé avec la volonté du COMité EXécutif (COMEX) de la FEF, élu en mai 2007, de lancer une large campagne sur la thématique du coût des études. Suites à de nombreuses discussions avec des étudiants des divers établissements, le COMEX a constaté que le souci majeur des étudiants est qu’eux et leurs familles dépensent trop d’argent pour accéder à et rester dans l’enseignement supérieur. La FEF, forte de ces discussions et vu le manque flagrant d’étude officielle sur cette thématique, décide de lancer une grande enquête (5 000 enquêtés) dans toute la Communauté Française. Cette enquête a confirmé les inquiétudes des étudiants: ceux-ci dépensent, par année, entre 7 200 € et 12 000 € (non kotteurs et kotteurs) pour étudier. Les coûts comprennent: le minerval, les livres et manuels, le matériel de stage, la connexion internet, le logement, les transports en commun, l’alimentation, les soins de santé et l’accès à la culture. Selon cette même enquête, les coûts moyens les plus importants dans le budget annuel d’un étudiant sont (par ordre décroissant):

- le logement entre 2500 € et 3150 €;
- l’alimentation entre 1500 € et 3500 €;
- les coûts divers (sport, vêtements...) -

- entre 500 € et 670 €;
- le minerval entre 650 € et 800 € (Haute Ecole et université confondue);
- les transports en commun 298 €.

Forte de ces constats et reposant sur l’engagement pris par la Belgique lors de la ratification du Pacte dit de «New York», la FEF décide de lancer un double mouvement d’information, mobilisation et participation: le premier s’opère dans les établissements de l’enseignement supérieur et concerne les Conseils Étudiants, Assemblées Générales des Étudiants et les étudiants intéressés. Le second mouvement vise à interpeller la société civile et se fait en appelant les syndicats, les associations, les collectifs, les organisations politiques, les mouvements et les organisations de jeunesse du nord et du sud à la création d’une Plateforme ResPACT. L’objectif est clair: Pour une réduction du coût des études! Respect du Pacte! ResPACT! Les moyens sont clairs également: informer sur la thématique du coût des études, lancer la réflexion sur des alternatives existantes (Grèce, pays scandinaves), mobiliser, interpeller tous les partis politiques, notamment vue élections régionales de 2009. La FEF veut en faire un enjeu électoral Plus précisément, la Plateforme Nationale (plateforme qui regroupe toutes les organisations signataires de la charte fondatrice) a décidé de faire une pétition - en ligne et version papier www.respect.be - pour la réduction du coût indirect et direct d’étudier et pour le respect du «Pacte de New York». L’objectif est de récolter 100 000 signatures pour avant les élections 2009. Par ailleurs, la Plate-forme propose l’élaboration d’un document de propositions communes. Ceci prendrait la forme d’un memorandum qui serait la base pour le travail d’information et mobilisation de la société civile. Finalement, la campagne se clôturera avec une grande action, qui doit encore être concrétisé, lors de la rencontre interministérielle en avril 2009, à Louvain-Leuven. La FEF, comme les autres signataires de la Charte ResPACT, veut que l’enseignement et sa démocratisation soient mis en avant scène. Nous savons que c’est un travail de longue haleine mais cela vaut la peine...

Les mille-et-uns dangers d'Internet chez les jeunes !

Internet est omniprésent dans la vie de tous nos jeunes. C'est un outil formidable parce que plein de richesses et offrant des tas de possibilités informatives, éducatives et ludiques dans tous les domaines possibles et imaginables. Cependant, il n'est pas dénué de dangers et non des moindres. Une mise en garde préventive s'avère dès lors nécessaire, voire indispensable.

C'est dans cette optique que nous avons décidé d'inclure, au sein de notre programme de formation d'animateurs de centre de vacances, un module de réflexion et de sensibilisation spécifique concernant cette problématique liée à Internet qui permet de cerner et de comprendre les principaux risques. Ce module est complété d'une réflexion au sujet de l'addiction générale envers les écrans tels que les jeux, la télévision, etc.



Un constat qui suscite le débat

En quelques années, Internet est devenu le rendez-vous incontournable des enfants et des ados. Sur la Toile, ceux-ci découvrent, d'un simple clic, quantité d'informations, de tout ordre, de toute provenance. On pourrait se réjouir des avantages pédagogiques et éducatifs qu'offre ce nouvel outil : on y travaille, on y effectue des recherches, on s'y amuse ou s'y informe... Mais s'il est un formidable outil de communication et de découverte, Internet, et avec lui les chats, les blogs, le podcasting... représente malheureusement aussi pour les jeunes une zone parsemée de dangers généralement imprévisibles ou encore trop souvent inévitables. Sexe, pédophilie, propos dégradants, paroles malsaines et racistes, arnaques et pratiques douteuses fleurissent et prospèrent sur une Toile internationale qui se moque des tentatives de régulation et de législation très souvent inadaptées ou obsolètes.

Ces dangers réels qu'encourent nos enfants et adolescents, principaux surfeurs sur la vague du Web, n'ont pas attendu pour faire débat au sein de nos formations et au travers de nos programmes éducatifs.

Une sensibilisation indispensable

Depuis quatre ans maintenant, notre équipe pédagogique, relayée par notre équipe d'encadrement inclut systématiquement dans notre programme de formation des cadres plusieurs modules spécifiques destinés à sensibiliser les jeunes animateurs aux multiples dangers encourus sur la Toile. Par ailleurs, nos formateurs ont conçu

un outil didactique à l'usage des animateurs et responsables de nos sections locales.

La présentation et l'analyse des dérives liées au Web, suivies des propositions de pistes permettant de s'en prémunir, constituent les deux pôles de notre démarche.

On y identifie tout d'abord les différents types de risques encourus en y décryptant leur caractère commercial, technique, pornographique, discriminatoire, sectaire, etc.

On y décortique ensuite, de manière assez structurée, chaque catégorie de dangers reconnue.

On y fournit ensuite les clés indispensables à une protection efficace contre toutes les dérives répertoriées.

Comprendre les principaux risques

▪ L'exposition aux images choquantes
Aujourd'hui, sur le Net, nous risquons 1 fois sur 3 d'être confrontés à des images choquantes, que ce soit à partir de l'ordinateur ou du téléphone portable :

- en cherchant un site sur un moteur de recherche ;
- en cliquant sur un lien ;
- en téléchargeant illégalement films et musiques.

La pornographie.

Les garçons, ont toujours éprouvé une curiosité naturelle pour la pornographie. Cela n'a rien de nouveau. Ce qui l'est en revanche, c'est l'accès facile que procure Internet à des contenus sexuels, déviants (pornographie infantine, zoophilie...)

La violence.

Sur Internet, on peut trouver un univers de violence qui va de pages Web où règne un humour cruel typiquement adolescent, à des sites qui n'hésitent pas à diffuser des images de torture et de sadisme.

▪ La divulgation de données personnelles
Sur un blog, la prudence doit être de rigueur ! Le contenu ou les photos que l'on y met peuvent être utilisés à notre insu par des personnes malhonnêtes. Il faut veiller à ne jamais divulguer d'informations personnelles :

- lors d'inscriptions à divers services Internet ou logiciels (messageries instantanées, chats, partage de fichiers...) ou concours ;
- à des inconnus dans un chat, sur une messagerie instantanée ;
- en répondant à des SMS commerciaux sur ton téléphone portable ;
- en discutant avec tes partenaires «virtuels» de jeux.

Les données personnelles sont devenues une valeur marchande et il est dangereux de les divulguer car elles peuvent tomber entre les mains de personnes malintentionnées (notamment des réseaux de prostitution qui sont à la recherche de proies faciles).

- Les pressions psychologiques
Les ressources informatives et éducatives d'Internet sont immenses. Malheureusement, il véhicule également une quantité d'informations douteuses. N'importe qui peut facilement y diffuser ses théories personnelles. Il est donc nécessaire d'adopter une pensée critique et vérifier la crédibilité de l'information.

Cela s'applique particulièrement aux adolescents qui ont tendance à penser que «si c'est sur Internet, c'est que c'est vrai».

Les groupes haineux, les trafiquants de réseaux de prostitution infantile ou même les groupes terroristes, font de plus en plus appel à Internet pour recruter des enfants ou adolescents.

Il existe également de nombreux sites prônant l'anorexie, la boulimie ou encore le suicide. Ces problèmes, liés à l'adolescence, font souvent l'objet de discussions dans les forums, les chats, les blogs... Les adolescents les plus vulnérables peuvent être influencés.

- Les mauvaises rencontres
Chats, forums, messageries instantanées sont des environnements où les risques sont élevés de rencontrer des personnes (majeures ou mineures) qui peuvent avoir une mauvaise influence ou même être dangereuses.

L'anonymat propre à Internet favorise confidences et révélations intimes, et ces inconnus s'en servent pour établir rapidement une relation de confiance avec des jeunes qui manquent encore de jugement et d'expérience.

Ces inconnus malintentionnés séduisent peu à peu leurs victimes en leur manifestant beaucoup d'affection et de gentillesse par écrit.

Il convient donc de ne jamais être trop confiant dans l'anonymat apparent d'Internet et de ne jamais prendre de risques.

- Les jeux de hasard
La prolifération des jeux de hasard et des sites de paris sur Internet n'a fait qu'augmenter le nombre impressionnant de jeunes qui s'adonnent au jeu. C'est devenu chez les adolescents une addiction plus importante que la cigarette, l'alcool ou les drogues. Les jeunes qui maîtrisent bien les nouvelles technologies se tournent de plus en plus vers les sites Internet de jeux de hasard parce qu'ils sont faciles d'accès, pratiques et anonymes.

- L'addiction
La quantité de temps que certains enfants ou adolescents passent sur l'ordinateur, sur leurs consoles de jeux et sur le téléphone portable est source de frustration pour bien des parents. Ils s'aperçoivent notamment que certains jeunes, au lieu de se servir d'Internet pour leurs travaux scolaires, passent des heures à communiquer avec leurs amis par messagerie instantanée, à jouer à des jeux vidéo ou à parler à des inconnus via les chats.

Même quand ils sont des milliers à participer au même jeu dans ce qui peut paraître une activité sociale, il existe un risque pour les enfants et les adolescents d'y consacrer trop de temps et de devenir dépendants de l'écran comme d'une drogue.

Faucons Rouges

NB: Voir également l'article des Faucons Rouges sur le «Challenge de la mobilité verte 2008», dans notre Ça hier des Animateurs, au centre de ce numéro.



GLOBE

trott'air

VIENT
DE
PARAÎTRE

ETE - HIVER 2008

projets solidaires
voyages alternatifs
formations

Contact 

Des voyages pas comme les autres